

Bièvres Images
vous présente
Jean de la Fontaine

Adonis.....	3
L'amour et la folie.....	14
Le meunier, son fils et l'âne.....	15
La fiancée du Roi de Garbe.....	17
Le lièvre et la tortue.....	31
La poule aux œufs d'or.....	32
Le vieux chat et la jeune souris.....	33
Le corbeau et le renard.....	34
L'ours et l'amateur de jardin.....	35
Le lion amoureux.....	37
Le loup et l'agneau.....	39
La grenouille qui veut se faire aussi grosse que le boeuf.....	40
Le chien à qui on a coupé les oreilles.....	41
Les lapins.....	42
La mort et le bûcheron.....	44
La jeune veuve.....	45
Le héron.....	46
Le paysan du Danube.....	47
Les frères de Catalogne.....	49
Le lion et le rat.....	54
Élégie troisième.....	55
Le lion.....	57
Le pot de fer et le pot de terre.....	58

Adonis

Je n'ai pas entrepris de chanter dans ces vers
Rome, ni ses enfants vainqueurs de l'univers,
Ni les fameuses tours qu'Hector ne put défendre,
Ni les combats des Dieux aux rives du Scamandre :
Ces sujets sont trop hauts, et je manque de voix ;
Je n'ai jamais chanté que l'ombrage des bois,
Flore, Echo, les Zéphyr et leurs molles haleines,
Le vert tapis des prés et l'argent des fontaines.
C'est parmi les forêts qu'a vécu mon héros ;
C'est dans les bois qu'Amour a troublé son repos.
Ma muse en sa faveur de myrte s'est parée ;
J'ai voulu célébrer l'amant de Cythérée,
Adonis, dont la vie eut des termes si courts,
Qui fut pleuré des Ris, qui fut plaint des Amours.

Aminte, c'est à vous que j'offre cet ouvrage ;
Mes chansons et mes vœux, tout vous doit rendre hommage :
Trop heureux si j'osais conter à l'univers
Les tourments infinis que pour vous j'ai soufferts !
Quand vous me permettez de chanter votre gloire ;
Quand vos yeux, renommés par plus d'une victoire,
Me laisseront vanter le pouvoir de leurs traits,
Et l'empire d'Amour accru par vos attraits,
Je vous peindrai si belle et si pleine de charmes,
Que chacun bénira le sujet de mes larmes.
Voilà l'unique but où tendent mes souhaits.
Cependant recevez le don que je vous fais ;
Ne le dédaignez pas : lisez cette aventure,
Dont, pour vous divertir, j'ai tracé la peinture.

Aux monts idaliens un bois délicieux
De ses arbres chenus semble toucher les cieux.
Sous ces ombrages verts loge la solitude.
Là, le jeune Adonis, exempt d'inquiétude,
Loin du bruit des cités, s'exerçait à chasser,
Ne croyant pas qu'Amour pût jamais l'y blesser.
A peine son menton d'un fol duvet s'ombrage,
Qu'aux plus fiers animaux il montre son courage.
Ce n'est pas le seul don qu'il ait reçu des cieux :
Il semble être formé pour le plaisir des yeux.
Qu'on ne nous vante point le ravisseur d'Hélène,
Ni celui qui jadis aimait une ombre vaine,
Ni tant d'autres héros fameux par leurs appas ;
Tous ont cédé le prix au fils de Cyniras.
Déjà la Renommée, en naissant inconnue,
Nymphé qui cache enfin sa tête dans la nue,
Par un charmant récit amusant l'univers,
Va parler d'Adonis à cent peuples divers,
A ceux qui sont sous l'ourse, aux voisins de l'aurore,
Aux filles du Sarmate, aux pucelles du More.
Paphos sur ses autels le voit presque élever,
Et le coeur de Vénus ne sait où se sauver.
L'image du héros, qu'elle a toujours présente,
Verse au fond de son âme une ardeur violente :

Elle invoque son fils, elle implore ses traits,
Et tâche d'assembler tout ce qu'elle a d'attraits.
Jamais on ne lui vit un tel dessein de plaire ;
Rien ne lui semble bien ; les Grâces ont beau faire.

Enfin, s'accompagnant des plus discrets Amours,
Aux monts idaliens elle dresse son cours.
Son char, qui trace en l'air de longs traits de lumière,
A bientôt achevé l'amoureuse carrière.
Elle trouve Adonis près des bords d'un ruisseau ;
Couché sur des gazons, il rêve, au bruit de l'eau.
Il ne voit presque pas l'onde qu'il considère :
Mais l'éclat des beaux yeux qu'on adore en Cythère
L'a bientôt retiré d'un penser si profond.
Cet objet le surprend, l'étonne et le confond ;
Il admire les traits de la fille de l'onde.
Un long tissu de fleurs, ornant sa tresse blonde,
Avait abandonné ses cheveux aux Zéphyr ;
Son écharpe, qui vole au gré de leurs soupirs,
Laisse voir les trésors de sa gorge d'albâtre.
Jadis en cet état Mars en fut idolâtre,
Quant aux champs de l'Olympe on célébra des jeux
Pour les Titans défaits par son bras valeureux.
Rien ne manque à Vénus, ni les lis, ni les roses,
Ni le mélange exquis des plus aimables choses,
Ni ce charme secret dont l'oeil est enchanté,
Ni la grâce, plus belle encor que la beauté.
Telle on vous voit, Aminte : une glace fidèle
Vous peut de tous ces traits présenter un modèle ;
Et, s'il fallait juger de l'objet le plus doux,
Le sort serait douteux entre Vénus et vous.

Tandis que le héros admire Cythérée,
Elle rend par ces mots son âme rassurée :
«Trop aimable mortel, ne crains point mon aspect ;
Que de la part d'Amour rien ne te soit suspect :
En ces lieux écartés c'est lui seul qui m'amène.
Le ciel est ma patrie, et Paphos mon domaine :
Je les quitte pour toi ; vois si tu veux m'aimer».
Le transport d'Adonis ne se peut exprimer.
«O Dieux ! s'écria-t-il, n'est-ce point quelque songe ?
Puis-je embrasser l'erreur où ce discours me plonge ?
Charmante déité, vous dois-je ajouter foi ?
Quoi ! vous quittez les cieux, et les quittez pour moi !
Il me serait permis d'aimer une immortelle !
- Amour rend ses sujets tous égaux, lui dit-elle ;
La beauté, dont les traits même aux dieux sont si doux,
Est quelque chose encor de plus divin que nous.
Nous aimons, nous aimons, ainsi que toute chose :
Le pouvoir de mon fils de moi-même dispose :
Tout est né pour aimer». Ainsi parle Vénus ;
Et ses yeux éloquents en disent beaucoup plus,
Ils persuadent mieux que ce qu'a dit sa bouche.
Ses regards, truchements de l'ardeur qui la touche,
Sa beauté souveraine, et les traits de son fils,
Ont contraint Mars d'aimer : que peut faire Adonis ?
Il aime, il sent couler un brasier dans ses veines ;
Les plaisirs qu'il attend sont accrus par ses peines ;

Il désire, il espère, il craint, il sent un mal
 A qui les plus grands biens n'ont rien qui soit égal.
 Vénus s'en aperçoit, et feint qu'elle l'ignore :
 Tous deux de leur amour semblent douter encore ;
 Et, pour s'en assurer, chacun de ces amants
 Mille fois en un jour fait les mêmes serments.
 Quelles sont les douceurs qu'en ces bois ils goûtèrent !
 O vous de qui les voix jusqu'aux astres montèrent,
 Lorsque par vos chansons tout l'univers charmé
 Vous ouït célébrer ce couple bien aimé,
 Grands et nobles esprits, chantres incomparables,
 Mêlez parmi ces sons vos accords admirables.
 Echo, qui ne tait rien, vous conta ces amours ;
 Vous les vîtes gravés au fond des antres sourds :
 Faites que j'en retrouve au temple de Mémoire
 Les monuments sacrés, source de votre gloire,
 Et que, m'étant formé sur vos savantes mains,
 Ces vers puissent passer aux derniers des humains.
 Tout ce qui naît de doux en l'amoureux empire
 Quand d'une égale ardeur l'un pour l'autre on soupire,
 Et que, de la contrainte ayant banni les lois,
 On se peut assurer au silence des bois,
 Jours devenus moments, moments filés de soie,
 Agréables soupirs, pleurs enfants de la joie,
 Voeux, serments et regards, transports, ravissements,
 Mélange dont se fait le bonheur des amants,
 Tout par ce couple heureux fut lors mis en usage.
 Tantôt ils choisissaient l'épaisseur d'un ombrage :
 Là, sous des chênes vieux où leurs chiffres gravés
 Se sont avec les troncs accrus et conservés,
 Mollement étendus ils consumaient les heures,
 Sans avoir pour témoins, en ces sombres demeures,
 Que les chantres des bois, pour confidents qu'Amour
 Qui seul guidait leurs pas en cet heureux séjour.
 Tantôt sur des tapis d'herbe tendre et sacrée
 Adonis s'endormait auprès de Cythérée,
 Dont les yeux, enivrés par des charmes puissants,
 Attachaient au héros leurs regards languissants.
 Bien souvent ils chantaient les douceurs de leurs peines ;
 Et quelquefois assis sur le bord des fontaines,
 Tandis que cent cailloux, luttant à chaque bond,
 Suivaient les longs replis du cristal vagabond,
 «Voyez, disait Vénus, ces ruisseaux et leur course ;
 Ainsi jamais le temps ne remonte à sa source :
 Vainement pour les Dieux il fuit d'un pas léger ;
 Mais, vous autres mortels, le devez ménager,
 Consacrant à l'Amour la saison la plus belle».

Souvent, pour divertir leur ardeur mutuelle,
 Ils dansaient aux chansons, de Nymphes entourés.
 Combien de fois la lune a leurs pas éclairés,
 Et, couvrant de ses rais l'émail d'une prairie,
 Les a vus à l'envi fouler l'herbe fleurie !
 Combien de fois le jour a vu les antres creux
 Complices des larcins de ce couple amoureux !
 Mais n'entreprenons pas d'ôter le voile sombre
 De ces plaisirs amis du silence et de l'ombre.
 Il est temps de passer au funeste moment
 Où la triste Vénus doit quitter son amant.

Du bruit de ses amours Paphos est alarmée :
On dit qu'au fond d'un bois la déesse charmée,
Inutile aux mortels, et sans soin de leurs vœux,
Renonce au culte vain de ses temples fameux.
Pour dissiper ce bruit, la reine de Cythère
Veut quitter pour un temps ce séjour solitaire.
Que ce cruel dessein lui causa de douleurs !
Un jour que son amant la voyait tout en pleurs,
«Déesse, lui dit-il, qui causez mes alarmes,
Quel ennui si profond vous oblige à ces larmes ?
Vous aurais-je offensée ? ou ne m'aimez-vous plus ?
- Ah ! dit-elle, quittez ces soupçons superflus ;
Adonis tâcherait en vain de me déplaire :
Ces pleurs naissent d'amour, et non pas de colère.
D'un déplaisir secret mon coeur se sent atteint :
Il faut que je vous quitte, et le sort m'y contraint ;
Il le faut. Vous pleurez ! Du moins, en mon absence,
Conservez-moi toujours un coeur plein de constance ;
Ne pensez qu'à moi seule ; et qu'un indigne choix
Ne vous attache point aux Nymphes de ces bois :
Leurs fers après les miens ont pour vous de la honte.
Surtout de votre sang il me faut rendre compte.
Ne chassez point aux ours, aux sangliers, aux lions ;
Gardez-vous d'irriter tous ces monstres félons :
Laissez les animaux qui, fiers et pleins de rage,
Ne cherchent leur salut qu'en montrant leur courage ;
Les daims et les chevreuils, en fuyant devant vous,
Donneront à vos sens des plaisirs bien plus doux.
Je vous aime, et ma crainte a d'assez justes causes :
Il sied bien en amour de craindre toutes choses.
Que deviendrais-je, hélas ! si le sort rigoureux
Me privait pour jamais de l'objet de mes vœux !...
Là, se fondant en pleurs, on voit croître ses charmes.
Adonis lui répond seulement par des larmes.
Elle ne peut partir de ces aimables lieux ;
Cent humides baisers achèvent ses adieux.
O vous, tristes plaisirs où leur âme se noie,
Vains et derniers efforts d'une imparfaite joie,
Moments pour qui le sort rend leurs vœux superflus,
Délicieux moments, vous ne reviendrez plus !
Adonis voit un char descendre de la nue :
Cythérée y montant disparaît à sa vue.

C'est en vain que des yeux il la suit dans les airs ;
Rien ne s'offre à ses sens que l'horreur des déserts.
Les vents, sourds à ses cris, renforcent leur haleine :
Tout ce qu'il vient de voir lui semble une ombre vaine.
Il appelle Vénus, fait retentir les bois,
Et n'entend qu'un écho qui répond à sa voix.
C'est lors que, repassant dans sa triste mémoire
Ce que naguère il eut de plaisirs et de gloire,
Il tâche à rappeler ce bonheur sans pareil :
Semblable à ces amants trompés par le sommeil,
Qui rappellent en vain pendant la nuit obscure
Le souvenir confus d'une douce imposture.
Tel Adonis repense à l'heur qu'il a perdu :
Il le conte aux forêts, et n'est point entendu.
Tout ce qui l'environne est privé de tendresse ;

Et, soit que des douleurs la nuit enchanteresse
Plonge les malheureux au suc de ses pavots,
Soit que l'astre du jour ramené leurs travaux,
Adonis sans relâche aux plaintes s'abandonne ;
De sanglots redoublés sa demeure résonne.
Cet amant toujours pleure, et toujours les Zéphyr
En volant vers Paphos sont chargés de soupirs.
La molle oisiveté, la triste solitude,
Poisons dont il nourrit sa noire inquiétude,
Le livrent tout entier au vain ressouvenir
Qui le vient malgré lui sans cesse entretenir.

Enfin, pour divertir l'ennui qui le possède,
On lui dit que la chasse est un puissant remède.
Dans ces lieux pleins de paix, seul avec que l'amour
Ce plaisir occupait les héros d'alentour.
Adonis les assemble, et se plaint de l'outrage
Que ces champs ont reçu d'un sanglier plein de rage.
Ce tyran des forêts porte partout l'effroi ;
Il ne peut rien souffrir de sûr autour de soi :
L'avare laboureur se plaint à sa famille
Que sa dent a détruit l'espoir de la faucille :
L'un craint pour ses vergers, l'autre pour ses guérets ;
Il foule aux pieds les dons de Flore et de Cérès :
Monstre énorme et cruel, qui souille les fontaines,
Qui fait bruire les monts, qui désole les plaines,
Et, sans craindre l'effort des voisins alarmés,
S'apprête à recueillir les grains qu'ils ont semés.
Tâcher de le surprendre est tenter l'impossible ;
Il habite en un fort épais, inaccessible.
Tel on voit qu'un brigand fameux et redouté
Se cache après ses vols en un antre écarté,
Fait des champs d'alentour de vastes cimetières,
Ravage impunément des provinces entières,
Laisse gronder les lois, se rit de leur courroux,
Et ne craint point la mort, qu'il porte au sein de tous :
L'épaisseur des forêts le dérobe aux supplices.
C'est ainsi que le monstre a ces bois pour complices.
Mais le moment fatal est enfin arrivé
Où, malgré sa fureur, en son sang abreuvé,
Des dégâts qu'il a faits il va payer l'usure.
Hélas ! qu'il vendra cher sa mortelle blessure !

Un matin que l'Aurore au teint frais et riant
A peine avait ouvert les portes d'orient,
La jeunesse voisine autour du bois s'assemble :
Jamais tant de héros ne s'étaient vus ensemble.
Anténor le premier sort des bras du sommeil,
Et vient au rendez-vous attendre le soleil ;
La déesse des bois n'est point si matinale :
Cent fois il a surpris l'amante de Céphale ;
Et sa plaintive épouse a maudit mille fois
Les veneurs et les chiens, le gibier et les bois.
Il est bientôt suivi du satrape Alcamène,
Dont le long attirail couvre toute la plaine.
C'est en vain que ses gens se sont chargés de rets ;
Leur nombre est assez grand pour ceindre les forêts.
On y voit arriver Bronte au coeur indomptable,

Et le vieillard Capys, chasseur infatigable,
 Qui, depuis son jeune âge ayant aimé les bois,
 Rend et chiens et veneurs attentifs à sa voix.
 Si le jeune Adonis l'eût aussi voulu croire,
 Il n'aurait pas sitôt traversé l'onde noire.
 Comment l'auroit-il cru, puisqu'en vain ses amours
 L'avaient sollicité d'avoir soin de ses jours ?
 Par le beau Callion la troupe est augmentée.
 Gilipe vient après, fils du riche Acantée.
 Le premier, pour tous biens, n'a que les dons du corps ;
 L'autre, pour tous appas, possède des trésors.
 Tous deux aiment Chloris, et Chloris n'aime qu'elle :
 Ils sont pourtant parés des faveurs de la belle.
 Phlègre accourt, et Mimas, Palmire aux blonds cheveux,
 Le robuste Crantor aux bras durs et nerveux,
 Le Lycien Télame, Agénor de Carie,
 Le vaillant Triptolème honneur de la Syrie,
 Paphé expert à lutter, Mopse à lancer le dard,
 Lycaste, Palémon, Glauque, Hilus, Amilcar ;
 Cent autres que je tais, troupe épaisse et confuse :
 Mais peut-on oublier la charmante Aréthuse,
 Aréthuse au teint vif, aux yeux doux et perçants,
 Qui pour le blond Palmire a des feux innocents ?
 On ne l'instruisit point à manier la laine ;
 Courir dans les forêts, suivre un cerf dans la plaine,
 Ce sont tous ses plaisirs : heureuse si son cœur
 Eût pu se garantir d'amour comme de peur !
 On la voit arriver sur un cheval superbe
 Dont à peine les pas sont imprimés sur l'herbe ;
 D'une charge si belle il semble glorieux :
 Et, comme elle, Adonis attire tous les yeux :
 D'une fatale ardeur déjà son front s'allume ;
 Il marche avec un air plus fier que de coutume.
 Tel Apollon marchait, quand l'énorme Python
 L'obligea de quitter l'ombre de l'Hélicon.
 Par l'ordre de Capys la troupe se partage.
 De tant de gens épars le nombreux équipage,
 Leurs cris, l'aboi des chiens, les cors mêlés de voix,
 Annoncent l'épouvante aux hôtes de ces bois :
 Le ciel en retentit, les échos se confondent,
 De leurs palais voûtés tous ensemble ils répondent.
 Les cerfs au moindre bruit à se sauver si prompts,
 Les timides troupeaux des daims aux larges fronts
 Sont contraints de quitter leurs demeures secrètes :
 Le bois n'a plus pour eux d'assez sombres retraites.
 On court dans les sentiers, on traverse les forêts ;
 Chacun, pour les percer, redouble ses efforts.

Au fond du bois croupit une eau dormante et sale :
 Là, le monstre se plaît aux vapeurs qu'elle exhale ;
 Il s'y vautre sans cesse, et chérit un séjour
 Jusqu'alors ignoré des mortels et du jour.
 On ne l'en peut chasser ; du souci de sa vie
 Bien plus à sa valeur qu'à sa fuite il se fie.
 Les cors ont beau sonner, l'air a beau retentir ;
 Rien ne saurait encor l'obliger à partir.
 Cependant les destins hâtent sa dernière heure.
 Dryope la première évente sa demeure :

Les autres chiens, par elle aussitôt avertis,
Répondent à sa voix, frappent l'air de leurs cris,
Entraînent les chasseurs, abandonnent leur quête ;
Toute la meute accourt, et vient lancer la bête,
S'anime en la voyant, redouble son ardeur :
Mais le fier animal n'a point encor de peur.

Le coursier d'Adonis, né sur les bords du Xanthe,
Ne peut plus retenir son ardeur violente :
Une jument d'Ida l'engendra d'un des vents ;
Les forêts l'ont nourri pendant ses premiers ans.
Il ne craint point des monts les puissantes barrières,
Ni l'aspect étonnant des profondes rivières,
Ni le penchant affreux des rocs et des vallons ;
D'haleine en le suivant manquent les aquilons.
Adonis le retient pour mieux suivre la chasse.
Enfin le monstre est joint par deux chiens dont la race
Vient du vite Lélaps, qui fut l'unique prix
Des larmes dont Céphale apaisa sa Procris :
Ces deux chiens sont Mélampe et l'ardente Sylvage.
Leur sort fut différent, mais non pas leur courage :
Par l'homicide dent Mélampe est mis à mort ;
Sylvage au poil de tigre attendait même sort,
Lorsque l'un des chasseurs se présente à la bête.
Sur lui tourne aussitôt l'effort de la tempête :
Il connaît, mais trop tard, qu'il s'est trop avancé ;
Son visage pâlit, son sang devient glacé ;
L'image du trépas en ses yeux est empreinte ;
Sur le teint des mourants la mort n'est pas mieux peinte.
Sa peur est pourtant vaine, et, sans être blessé,
Du monstre qui le heurte il se sent terrassé.
Nisus, ayant cherché son salut sur un arbre,
Rit de voir ce chasseur plus froid que n'est un marbre :
Mais lui-même a sujet de trembler à son tour.
Le sanglier coupe l'arbre ; et les lieux d'alentour
Résonnent du fracas dont sa chute est suivie :
Nisus encore en l'air fait des vœux pour sa vie.
Conterai-je en détail tant de puissants efforts,
Des chiens et des chasseurs les différentes morts,
Leurs exploits avec eux cachés sous l'ombre noire ?
Seules vous le savez, ô filles de Mémoire :
Venez donc m'inspirer ; et, conduisant ma voix,
Faites-moi dignement célébrer ces exploits.

Deux lices d'Anténor, Lycoris et Niphale,
Veulent qu'aux yeux de tous leur ardeur se signale.
Le vieux Capys lui-même eut soin de les dresser :
Au sanglier l'une et l'autre est prête à se lancer.
Un mâtin les devance et se jette en leur place ;
C'est Phlégon, qui souvent aux loups donne la chasse.
Armé d'un fort collier qu'on a semé de clous,
A l'oreille du monstre il s'attache en courroux :
Mais il sent aussitôt le redoutable ivoire ;
Ses flancs sont décousus, et, pour comble de gloire,
Il combat en mourant, et ne veut point lâcher
L'endroit où sur le monstre il vient de s'attacher.
Cependant le sanglier passe à d'autres trophées :
Combien voit-on sous lui de trames étouffées !

Combien en coupe-t-il ! Que d'hommes terrassés !
Que de chiens abattus, mourants, morts et blessés !
Chevaux, arbres, chasseurs, tout éprouve sa rage.
Tel passe un tourbillon messenger de l'orage ;
Telle descend la foudre, et d'un soudain fracas
Brise, brûle, détruit, met les rochers à bas.
Crantor d'un bras nerveux lance un dard à la bête :
Elle en frémit de rage, écume, et tourne tête,
Et son poil hérissé semble de toutes parts
Présenter au chasseur une forêt de dards.
Il n'en a point pourtant le coeur touché de crainte.
Par deux fois du sanglier il évite l'atteinte ;
Deux fois le monstre passe, et ne brise en passant
Que l'épieu dont Crantor se couvre en cet instant.
Il revient au chasseur : la fuite est inutile ;
Crantor aux environs n'aperçoit point d'asyle :
En vain du coup fatal il veut se détourner ;
Ne pouvant que mourir, il meurt sans s'étonner.
Pour punir son vainqueur toute la troupe approche ;
L'un lui présente un dard, l'autre un trait lui décoche :
Le fer, ou se rebouche, ou ne fait qu'entamer
Sa peau que d'un poil dur le ciel voulut armer.
Il se lance aux épieux, il prévient leur atteinte ;
Plus le péril est grand, moins il montre de crainte.
C'est ainsi qu'un guerrier pressé de toutes parts
Ne songe qu'à périr au milieu des hasards :
De soldats entassés son bras jonche la terre :
Il semble qu'en lui seul se termine la guerre :
Certain de succomber, il fait pourtant effort,
Non pour ne point mourir, mais pour venger sa mort.
Tel et plus valeureux le monstre se présente.
Plus le nombre s'accroît, plus sa fureur s'augmente :
L'un a les flancs ouverts, l'autre les reins rompus ;
Il mâche et foule aux pieds ceux qui sont abattus.
La troupe des chasseurs en devient moins hardie :
L'ardeur qu'ils témoignaient est bientôt refroidie.

Palmire toutefois s'avance malgré tous :
Ce n'est pas du sanglier que son coeur craint les coups,
Aréthuse lui fut jadis plus redoutable ;
Jadis sourde à ses vœux, mais alors favorable,
Elle voit son amant poussé d'un beau désir,
Et le voit avec crainte autant qu'avec plaisir.
«Quoi ! mes bras, lui dit-il, sont conduits par les vôtres,
Et vous me verriez fuir aussi bien que les autres !
Non, non ; pour redouter le monstre et son effort,
Vos yeux m'ont trop appris à mépriser la mort».
Il dit, et ce fut tout : l'effet suit la parole ;
Il ne va pas au monstre, il y court, il y vole,
Tourne de tous côtés, esquivé en l'approchant,
Hausse le bras vengeur, et d'un glaive tranchant
S'efforce de punir le monstre de ses crimes.
Sa dent allait d'un coup s'immoler deux victimes.
L'une eût senti le mal que l'autre en eût reçu,
Si son cruel espoir n'eût point été déçu.
Entre Palmire et lui l'Amazone se lance :
Palmire craint pour elle, et court à sa défense.
Le sanglier ne sait plus sur qui d'eux se venger ;

Toutefois à Palmire il porte un coup léger ;
Léger pour le héros, profond pour son amante.
On l'emporte ; elle suit inquiète et tremblante.
Le coup est sans danger ; cependant les esprits,
En foule avec le sang de leurs prisons sortis,
Laissent faire à Palmire un effort inutile.
Il devient aussitôt pâle, froid, immobile ;
Sa raison n'agit plus, son oeil se sent voiler :
Heureux s'il pouvoit voir les pleurs qu'il fait couler !
La moitié des chasseurs, à le plaindre employée,
Suit la triste Aréthuse en ses larmes noyée.

Non loin de cet endroit un ruisseau fait son cours ;
Adonis s'y repose après mille détours.
Les Nymphes, de qui l'oeil voit les choses futures,
L'avaient fait égarer en des routes obscures.
Le son des cors se perd par un charme inconnu ;
C'est en vain que leur bruit à ses sens est venu.
Ne sachant où porter sa course vagabonde,
Il s'arrête en passant au cristal de cette onde.
Mais les Nymphes ont beau s'opposer aux destins,
Contre un ordre fatal tous leurs charmes sont vains.
Adonis en ce lieu voit apporter Palmire ;
Ce spectacle l'émeut, et redouble son ire :
A tarder plus longtemps on ne peut l'obliger ;
Il regarde la gloire, et non pas le danger.
Il part, se fait guider, rencontre le carnage.
Cependant le sanglier s'était fait un passage ;
Et, courant vers son fort, il se lançait par fois
Aux chiens qui dans le ciel poussaient de vains abois.
On ne l'ose approcher ; tous les traits qu'on lui lance,
Etant poussés de loin, perdent leur violence.
Le héros seul s'avance, et craint peu son courroux :
Mais Capys l'arrêtant, s'écrie : «Où courez-vous ?
Quelle bouillante ardeur au péril vous engage ?
Il est besoin de ruse, et non pas de courage.
N'avancez pas, fuyez ; il vient à vous, ô Dieux !»
Adonis, sans répondre, au ciel lève les yeux.
«Déesse, ce dit-il, qu'adore ma pensée,
Si je cours au péril, n'en sois point offensée ;
Guide plutôt mon bras, redouble son effort ;
Fais que ce trait lancé donne au monstre la mort».
A ces mots dans les airs le trait se fait entendre ;
A l'endroit où le monstre a la peau le plus tendre
Il en reçoit le coup, se sent ouvrir les flancs,
De rage et de douleur frémit, grince les dents,
Rappelle sa fureur, et court à la vengeance.
Plein d'ardeur et léger, Adonis le devance.
On craint pour le héros ; mais il sait éviter
Les coups qu'à cet abord la dent lui veut porter.
Tout ce que peut l'adresse étant jointe au courage,
Ce que pour se venger tente l'aveugle rage,
Se fit lors remarquer par les chasseurs épars.
Tous ensemble au sanglier voudraient lancer leurs dards ;
Mais peut-être Adonis en recevrait l'atteinte.
Du cruel animal ayant chassé la crainte,
En foule ils courent tous droit aux fiers assaillants.
Courez, courez, chasseurs un peu trop tard vaillants ;

Détournez de vos noms un éternel reproche ;
Vos efforts sont trop lents, déjà le coup approche.
Que n'en ai-je oublié les funestes moments !
Pourquoi n'ont pas péri ces tristes monuments ?
Faut-il qu'à nos neveux j'en raconte l'histoire ?
Enfin de ces forêts l'ornement et la gloire,
Le plus beau des mortels, l'amour de tous les yeux,
Par le vouloir du sort ensanglante ces lieux.
Le cruel animal s'enferme dans ses armes,
Et d'un coup aussitôt il détruit mille charmes.
Ses derniers attentats ne sont pas impunis ;
Il sent son cœur percé de l'épieu d'Adonis,
Et, lui poussant au flanc sa défense cruelle,
Meurt, et porte en mourant une atteinte mortelle.
D'un sang impur et noir il purge l'univers.
Ses yeux d'un somme dur sont pressés et couverts ;
Il demeure plongé dans la nuit la plus noire ;
Et le vainqueur à peine a connu sa victoire,
Joui de la vengeance et goûté ses transports,
Qu'il sent un froid démon s'emparer de son corps.
De ses yeux si brillants la lumière est éteinte ;
On ne voit plus l'éclat dont sa bouche était peinte,
On n'en voit que les traits ; et l'aveugle trépas
Parcourt tous les endroits où régnaient tant d'appas.
Ainsi l'honneur des prés, les fleurs, présent de Flore,
Filles du blond Soleil et des pleurs de l'Aurore,
Si la faux les atteint, perdent en un moment
De leurs vives couleurs le plus rare ornement.

La troupe des chasseurs, au héros accourue,
Par des cris redoublés lui fait ouvrir la vue :
Il cherche encore un coup la lumière des cieux ;
Il pousse un long soupir, il referme les yeux ;
Et le dernier moment qui retient sa belle âme
S'emploie au souvenir de l'objet qui l'enflamme.
On fait pour l'arrêter des efforts superflus ;
Elle s'envole aux airs, le corps ne la sent plus.
Prêtez-moi des soupirs, ô vents, qui sur vos ailes
Portâtes à Vénus de si tristes nouvelles.
Elle accourt aussitôt, et, voyant son amant,
Remplit les environs d'un vain gémissement.
Telle sur un ormeau se plaint la tourterelle,
Quand l'adroit giboyeur a, d'une main cruelle,
Fait mourir à ses yeux l'objet de ses amours ;
Elle passe à gémir et les nuits et les jours,
De moment en moment renouvelant sa plainte,
Sans que d'aucun remords la Parque soit atteinte.
Tout ce bruit, quoique juste, au vent est répandu ;
L'enfer ne lui rend point le bien qu'elle a perdu :
On ne le peut fléchir ; les cris dont il est cause
Ne font point qu'à nos vœux il rende quelque chose.
Vénus l'implore en vain par de tristes accents ;
Son désespoir éclate en regrets impuissants ;
Ses cheveux sont épars, ses yeux noyés de larmes ;
Sous d'humides torrents ils resserrent leurs charmes :
Comme on voit au printemps les beautés du soleil
Cacher sous des vapeurs leur éclat sans pareil.
Après mille sanglots enfin elle s'écrie :

«Mon amour n'a donc pu te faire aimer la vie !
Tu me quittes, cruel ! Au moins ouvre les yeux ;
Montre-toi plus sensible à mes tristes adieux ;
Vois de quelles douleurs ton amante est atteinte.
Hélas ! j'ai beau crier, il est sourd à ma plainte :
Une éternelle nuit l'oblige à me quitter ;
Mes pleurs ni mes soupirs ne peuvent l'arrêter.
Encor si je pouvois le suivre en ces lieux sombres !
Que ne m'est-il permis d'errer parmi les ombres !
Destins, si vous vouliez le voir sitôt périr,
Fallait-il m'obliger à ne jamais mourir ?
Malheureuse Vénus, que te servent ces larmes ?
Vante-toi maintenant du pouvoir de tes charmes :
Ils n'ont pu du trépas exempter tes amours ;
Tu vois qu'ils n'ont pu même en prolonger les jours.
Je ne demandais pas que la Parque cruelle
Prît à filer leur trame une peine éternelle ;
Bien loin que mon pouvoir l'empêchât de finir,
Je demande un moment, et ne puis l'obtenir.
Noires divinités du ténébreux empire,
Dont le pouvoir s'étend sur tout ce qui respire,
Rois des peuples légers, souffrez que mon amant
De son triste départ me console un moment.
Vous ne le perdrez point ; le trésor que je pleure
Ornera tôt ou tard votre sombre demeure.
Quoi ! vous me refusez un présent si léger !
Cruels, souvenez-vous qu'Amour m'en peut venger.
Et vous, antres cachés, favorables retraites,
Où nos coeurs ont goûté des douceurs si secrètes,
Grottes, qui tant de fois avez vu mon amant
Me raconter des yeux son fidèle tourment,
Lieux amis du repos, demeures solitaires,
Qui d'un trésor si rare étiez dépositaires,
Déserts, rendez-le moi : deviez-vous avec lui
Nourrir chez vous le monstre auteur de mon ennui ?
Vous ne répondez point. Adieu donc, ô belle âme ;
Emporte chez les morts ce baiser tout de flamme :
Je ne te verrai plus ; adieu, cher Adonis».
Ainsi Vénus cessa. Les rochers, à ses cris
Quittant leur dureté, répandirent des larmes :
Zéphyre en soupira : le jour voila ses charmes ;
D'un pas précipité sous les eaux il s'enfuit,
Et laissa dans ces lieux une profonde nuit.

L'amour et la folie

Tout est mystère dans l'Amour,
Ses flèches, son carquois, son flambeau, son enfance:
 Ce n'est pas l'ouvrage d'un jour
 Que d'épuiser cette science.

Je ne prétends donc point tout expliquer ici :
Mon but est seulement de dire à ma manière
 Comment l'aveugle que voici
(C'est un Dieu), comment, dis-je, il perdit la lumière ;
Quelle suite eut ce mal, qui peut-être est un bien ;
J'en fais juge un amant, et ne décide rien.
La Folie et l'Amour jouaient un jour ensemble :
Celui-ci n'était pas encor privé des yeux.
Une dispute vint : l'Amour veut qu'on assemble
 Là-dessus le conseil des dieux ;
 L'autre n'eut pas la patience ;
Elle lui donne un coup si furieux,
 Qu'il en perd la clarté des cieux.
 Vénus en demande vengeance.

Femme et mère, il suffit pour juger de ses cris :
 Les Dieux en furent étourdis,
 Et Jupiter, et Némésis,
Et les Juges d'Enfer, enfin toute la bande.
Elle représenta l'énormité du cas :
Son fils, sans un bâton, ne pouvait faire un pas :
Nulle peine n'était pour ce crime assez grande :
Le dommage devait être aussi réparé.
 Quand on eut bien considéré
L'intérêt du Public, celui de la Partie,
Le résultat enfin de la suprême Cour
 Fut de condamner la Folie
 A servir de guide à l'Amour.

Le meunier, son fils et l'âne

L'invention des arts étant un droit d'aïnesse,
Nous devons l'apologue à l'ancienne Grèce.
Mais ce champ ne se peut tellement moissonner
Que les derniers venus n'y trouvent à glaner.
La Feinte est un pays plein de terres désertes :
Tous les jours nos auteurs y font des découvertes.
Je t'en veux dire un trait assez bien inventé.
Autrefois à Racan Malherbe l'a conté.
Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de sa lyre,
Disciples d'Apollon, nos maîtres, pour mieux dire,
Se rencontrant un jour tout seuls et sans témoins
(Comme ils se confiaient leurs pensers et leurs soins),
Racan commence ainsi : Dites-moi, je vous prie,
Vous qui devez savoir les choses de la vie,
Qui par tous ces degrés avez déjà passé,
Et que rien ne doit fuir en cet âge avancé,
A quoi me résoudrai-je? Il est temps que j'y pense.
Vous connaissez mon bien, mon talent, ma naissance :
Dois-je dans la province établir mon séjour,
Prendre emploi dans l'armée, ou bien charge à la Cour ?
Tout au monde est mêlé d'amertume et de charmes :
La guerre a ses douceurs, l'hymen a ses alarmes.
Si je suivais mon goût, je saurais où buter,
Mais j'ai les miens, la Cour, le peuple, à contenter.
Malherbe là-dessus : Contenter tout le monde !
Ecoutez ce récit avant que je réponde.

J'ai lu dans quelque endroit qu'un Meunier et son Fils
L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,
Allaient vendre leur Âne un certain jour de foire.
Afin qu'il fût plus frais et de meilleur débit,
On lui lia les pieds, on vous le suspendit ;
Puis cet Homme et son Fils le portent comme un lustre ;
Pauvres gens, idiots, couple ignorant et rustre.
Le premier qui les vit de rire s'éclata.
Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là ?
Le plus Âne des trois n'est pas celui qu'on pense.
Le Meunier, à ces mots, connaît son ignorance.
Il met sur pied sa Bête, et la fait détalier.
L'Âne, qui goûtait fort l'autre façon d'aller,
Se plaint en son patois. Le Meunier n'en a cure ;
Il fait monter son Fils, il suit : et, d'aventure
Passent trois bons Marchands. Cet objet leur déplut.
Le plus vieux au Garçon s'écria tant qu'il put :
Oh là oh, descendez, que l'on ne vous le dise,
Jeune homme qui menez Laquais à barbe grise ;
C'était à vous de suivre, au Vieillard de monter.
Messieurs, dit le Meunier, il vous faut contenter.
L'enfant met pied à terre, et puis le Vieillard monte,
Quand, trois filles passant, l'une dit : C'est grand honte
Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils,
Tandis que ce nigaud, comme un évêque assis,
Fait le veau sur son Âne et pense être bien sage.

Il n'est, dit le Meunier, plus de veaux à mon âge.
Passez votre chemin, la Fille, et m'en croyez.
Après maints quolibets coup sur coup renvoyés,
L'Homme crut avoir tort et mit son Fils en croupe.
Au bout de trente pas, une troisième troupe
Trouve encore à gloser. L'un dit : Ces gens sont fous!
Le Baudet n'en peut plus, il mourra sous leurs coups.
Hé quoi, charger ainsi cette pauvre Bourrique !
N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique ?
Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau.
Parbieu, dit le Meunier, est bien fou du cerveau
Qui prétend contenter tout le monde et son père.
Essayons toutefois, si par quelque manière
Nous en viendrons à bout. Ils descendent tous deux.
L'Âne, se prélassant, marche seul devant eux.
Un Quidam les rencontre, et dit : Est-ce la mode
Que Baudet aille à l'aise et Meunier s'incommode ?
Qui de l'Âne ou du Maître est fait pour se lasser ?
Je conseille à ces Gens de le faire enchâsser.
Ils usent leurs souliers et conservent leur Âne :
Nicolas au rebours ; car quand il va voir Jeanne,
Il monte sur sa bête ; et la chanson le dit.
Beau trio de Baudets ! Le Meunier repartit :
Je suis Âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue ;
Mais que dorénavant on me blâme, on me loue ;
Qu'on dise quelque chose ou qu'on ne dise rien,
J'en veux faire à ma tête. Il le fit, et fit bien.

Quant à vous, suivez Mars, ou l'Amour, ou le Prince ;
Allez, venez, courez ; demeurez en province ;
Prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement ;
Les gens en parleront, n'en doutez nullement.

La fiancée du Roi de Garbe

Il n'est rien qu'on ne conte en diverses façons :
On abuse du vrai comme on fait de la feinte :
Je le souffre aux récits qui passent pour chansons,
Chacun y met du sien sans scrupule et sans crainte.
Mais aux événements de qui la vérité
Importe à la postérité,
Tels abus méritent censure.
Le fait d'Alaciel est d'une autre nature.
Je me suis écarté de mon original.
On en pourra gloser ; on pourra me mécroire :
Tout cela n'est pas un grand mal :
Alaciel et sa mémoire
Ne sauraient guère perdre à tout ce changement.
J'ai suivi mon auteur en deux points seulement :
Points qui font véritablement
Le plus important de l'histoire.
L'un est que par huit mains Alaciel passa
Avant que d'entrer dans la bonne :
L'autre que son fiancé ne s'en embarrassa,
Ayant peut-être en sa personne
De quoi négliger ce point-là.
Quoi qu'il en soit, la belle en ses traverses,
Accidents, fortunes diverses,
Eut beaucoup à souffrir, beaucoup à travailler ;
Changea huit fois de chevalier :
Il ne faut pas pour cela qu'on l'accuse :
Ce n'était après tout que bonne intention,
Gratitude, ou compassion,
Crainte de pis, honnête excuse.
Elle n'en plut pas moins aux yeux de son fiancé.
Veuve de huit galants, il la prit pour pucelle,
Et dans son erreur par la belle
Apparemment il fut laissé.
Qu'on n'y puisse être pris, la chose est toute claire,
Mais après huit, c'est une étrange affaire :
Je me rapporte de cela
À quiconque a passé par là.
Zaïr soudan d'Alexandrie,
Aïma sa fille Alaciel
Un peu plus que sa propre vie :
Aussi ce qu'on se peut figurer sous le ciel,
De bon, de beau, de charmant et d'aimable,
D'accommodant, j'y mets encor ce point,
La rendait d'autant estimable ;
En cela je n'augmente point.
Au bruit qui courait d'elle en toutes ces provinces,
Mamolín roi de Garbe en devint amoureux.
Il la fit demander, et fut assez heureux
Pour l'emporter sur d'autres princes.
La belle aimait déjà ; mais on n'en savait rien
Filles de sang royal ne se déclarent guères.
Tout se passe en leur cœur ; cela les fâche bien ;
Car elles sont de chair ainsi que les bergères.
Hispal, jeune Seigneur de la cour du soudan,

Bien fait, plein de mérite, honneur de l'Alcoran,
 Plaisait fort à la dame, et d'un commun martyre,
 Tous deux brûlaient sans oser se le dire ;
 Ou s'ils se le disaient, ce n'était que des yeux.
 Comme ils en étaient là, l'on accorda la belle.
 Il fallut se résoudre à partir de ces lieux.
 Zair fit embarquer son amant avec elle.
 S'en fier à quelque autre eût peut-être été mieux.
 Après huit jours de traite, un vaisseau de corsaires
 Ayant pris le dessus du vent,
 Les attaqua ; le combat fut sanglant ;
 Chacun des deux partis y fit mal ses affaires.
 Les assaillants, faits aux combats de mer,
 Étaient les plus experts en l'art de massacrer ;
 Joignaient l'adresse au nombre :
 Hispal par sa vaillance
 Tenait les choses en balance.
 Vingt corsaires pourtant montèrent sur son bord.
 Grifonio le gigantesque
 Conduisait l'horreur et la mort
 Avec que cette soldatesque.
 Hispal en un moment se vit environné.
 Maint corsaire sentit son bras déterminé.
 De ses yeux il sortait des éclairs et des flammes.
 Cependant qu'il était au combat acharné,
 Grifonio courut à la chambre des femmes.
 Il savait que l'infante était dans ce vaisseau ;
 Et l'ayant destinée à ses plaisirs infâmes,
 Il l'emportait comme un moineau ;
 Mais la charge pour lui n'étant pas suffisante,
 Il prit aussi la cassette aux bijoux,
 Aux diamants, aux témoignages doux
 Que reçoit et garde une amante :
 Car quelqu'un m'a dit, entre nous,
 Qu'Hispal en ce voyage avait fait à l'infante
 Un aveu dont d'abord elle parut contente,
 Faute d'avoir le temps de s'en mettre en courroux.
 Le malheureux corsaire, emportant cette proie,
 N'en eut pas longtemps de la joie.
 Un des vaisseaux, quoiqu'il fût accroché,
 S'étant quelque peu détaché,
 Comme Grifonio passait d'un bord à l'autre,
 Un pied sur son navire, un sur celui d'Hispal,
 Le héros d'un revers coupe en deux l'animal :
 Part du tronc tombe en l'eau, disant sa patenôtre,
 Et reniant Mahom, Jupin, et Tarvagant,
 Avec maint autre dieu non moins extravagant :
 Part demeure sur pieds, en la même posture.
 On aurait ri de l'aventure,
 Si la belle avec lui n'eût tombé dedans l'eau.
 Hispal se jette après : l'un et l'autre vaisseau,
 Malmené du combat, et privé de pilote,
 Au gré d'Eole et de Neptune flotte.
 La mort fit lâcher prise au géant pourfendu.
 L'infante par sa robe en tombant soutenue,
 Fut bientôt d'Hispal secourue.
 Nager vers les vaisseaux eût été temps perdu :

Ils étaient presque à demi-mille.
 Ce qu'il jugea de plus facile,
 Fut de gagner certains rochers,
 Qui d'ordinaire étaient la perte des nochers,
 Et furent le salut d'Hispal et de l'infante.
 Aucuns ont assuré comme chose constante,
 Que même du péril la cassette échappa ;
 Qu'à des cordons étant pendue,
 La belle après soi la tira ;
 Autrement elle était perdue.
 Notre nageur avait l'infante sur son dos
 Le premier roc gagne, non pas sans quelque peine,
 La crainte de la faim suivit celle des flots ;
 Nul vaisseau ne parut sur la liquide plaine.
 Le jour s'achève ; il se passe une nuit ;
 Point de vaisseau près d'eux par le hasard conduit ;
 Point de quoi manger sur ces roches :
 Voilà notre couple réduit
 À sentir de la faim les premières approches.
 Tous deux privés d'espoir, d'autant plus malheureux,
 Qu'aimés aussi bien qu'amoureux,
 Ils perdaient doublement en leur mésaventure.
 Après s'être longtemps regardés sans parler,
 « Hispal, dit la princesse, il se faut consoler ;
 Les pleurs ne peuvent rien près de la Parque dure.
 Nous n'en mourrons pas moins ; mais il dépend de nous
 D'adoucir l'aigreur de ses coups ;
 C'est tout ce qui nous reste en ce malheur extrême.
 – Se consoler ! dit-il, le peut-on quand on aime ?
 Ah ! si... mais non, Madame, il n'est pas à propos
 Que vous aimiez ; vous seriez trop à plaindre.
 Je brave à mon égard et la faim et les flots ;
 Mais jetant œil sur vous je trouve tout à craindre. »
 La princesse à ces mots ne se put plus contraindre.
 Pleurs de couler, soupirs d'être poussés,
 Regards d'être au ciel adressés,
 Et puis sanglots, et puis soupirs encore :
 En ce même langage Hispal lui repartit :
 Tant qu'enfin un baiser suivit :
 S'il fut pris ou donné c'est ce que l'on ignore.
 Après force vœux impuissants,
 Le héros dit : « Puisqu'en cette aventure
 Mourir nous est chose si sûre,
 Qu'importe que nos corps des oiseaux ravissants
 Ou des monstres marins deviennent la pâture ?
 Sépulture pour sépulture,
 La mer est égale, à mon sens :
 Qu'attendons-nous ici qu'une fin languissante ?
 Serait-il point plus à propos
 De nous abandonner aux flots ?
 J'ai de la force encor, la côte est peu distante,
 Le vent y pousse ; essayons d'approcher ;
 Passons de rocher en rocher :
 J'en vois beaucoup ou je puis prendre haleine. »
 Alaciel s'y résolut sans peine.
 Les revoilà sur l'onde ainsi qu'auparavant,
 La cassette en laisse suivant,

Et le nageur poussé du vent,
 De roc en roc portant la belle,
 Façon de naviguer nouvelle.
 Avec l'aide du ciel, et de ses reposoirs,
 Et de Dieu qui préside aux liquides manoirs,
 Hispal n'en pouvant plus, de faim, de lassitude,
 De travail et d'inquiétude,
 (Non pour lui, mais pour ses amours),
 Après avoir jeûné deux jours,
 Prit terre à la dixième traite,
 Lui, la princesse, et la cassette.
 « Pourquoi, me dira-t-on, nous ramener toujours
 Cette cassette ? est-ce une circonstance
 Qui soit de si grande importance ? »
 Oui selon mon avis ; on va voir si j'ai tort.
 Je ne prends point ici l'essor,
 Ni n'affecte de railleries.
 Si j'avais mis nos gens à bord
 Sans argent et sans pierreries,
 Seraient-ils pas demeurés court ?
 On ne vit ni d'air ni d'amour.
 Les amants ont beau dire et faire,
 Il en faut revenir toujours au nécessaire.
 La cassette y pourvut avec maint diamant.
 Hispal vendit les uns, mit les autres en gages ;
 Fit achat d'un château le long de ces rivages ;
 Ce château, dit l'histoire, avait un parc fort grand,
 Ce parc un bois, ce bois de beaux ombrages,
 Sous ces ombrages nos amants
 Passaient d'agréables moments :
 Voyez combien voilà de choses enchaînées,
 Et par la cassette amenées.
 Or au fond de ce bois un certain antre était,
 Sourd et muet, et d'amoureuse affaire,
 Sombre surtout ; la nature semblait
 L'avoir mis là non pour autre mystère.
 Nos deux amants se promenant un jour,
 Il arriva que ce fripon d'Amour
 Guida leurs pas vers ce lieu solitaire.
 Chemin faisant Hispal expliquait ses désirs,
 Moitié par ses discours, moitié par ses soupirs,
 Plein d'une ardeur impatiente ;
 La princesse écoutait incertaine et tremblante.
 « Nous voici, disait-il, en un bord étranger,
 Ignorés du reste des hommes ;
 Profitons-en ; nous n'avons à songer
 Qu'aux douceurs de l'amour en l'état ou nous sommes.
 Qui vous retient ? on ne sait seulement
 Si nous vivons ; peut-être en ce moment
 Tout le monde nous croit au corps d'une baleine.
 Ou favorisez votre amant,
 Ou qu'à votre époux il vous mène.
 Mais pourquoi vous mener ? vous pouvez rendre heureux
 Celui dont vous avez éprouvé la constance.
 Qu'attendez-vous pour soulager ses feux ?
 N'est-il point assez amoureux,
 Et n'avez-vous point fait assez de résistance ? »

Hispal haranguait de façon
 Qu'il aurait échauffé des marbres,
 Tandis qu'Alaciel, à l'aide d'un poinçon,
 Faisait semblant d'écrire sur les arbres.
 Mais l'amour la faisait rêver
 À d'autres choses qu'à graver
 Des caractères sur l'écorce.
 Son amant et le lieu l'assuraient du secret :
 C'était une puissante amorce.
 Elle résistait à regret :
 Le printemps par malheur était lors en sa force.
 Jeunes cœurs sont bien empêchés
 À tenir leurs désirs cachés,
 Étant pris par tant de manières.
 Combien en voyons-nous se laisser pas à pas
 Ravir jusqu'aux faveurs dernières,
 Qui dans l'abord ne croyaient pas
 Pouvoir accorder les premières ?
 Amour, sans qu'on y pense, amène ces instants.
 Mainte fille a perdu ses gants,
 Et femme au partir s'est trouvée,
 Qui ne sait la plupart du temps
 Comme la chose est arrivée.
 Près de l'ancre venus, notre amant proposa
 D'entrer dedans ; la belle s'excusa ;
 Mais malgré soi, déjà presque vaincue.
 Les services d'Hispal en ce même moment
 Lui reviennent devant la vue.
 Ses jours sauvés des flots, son honneur d'un géant :
 Que lui demandait son amant ?
 Un bien dont elle était à sa valeur tenue.
 « Il vaut mieux, disait-il, vous en faire un ami,
 Que d'attendre qu'un homme à la mine hagarde
 Vous le vienne enlever ; Madame, songez-y ;
 L'on ne sait pour qui l'on le garde. »
 L'infante à ces raisons se rendant à demi,
 Une pluie acheva l'affaire :
 Il fallut se mettre à l'abri :
 Je laisse à penser où. Le reste du mystère
 Au fond de l'ancre est demeuré.
 Que l'on la blâme ou non, je sais plus d'une belle
 À qui ce fait est arrivé
 Sans en avoir moitié d'autant d'excuses qu'elle.
 L'ancre ne les vit seul de ces douceurs jouir :
 Rien ne coûte en amour que la première peine.
 Si les arbres parlaient, il ferait bel ouïr
 Ceux de ce bois ; car la forêt n'est pleine
 Que des monuments amoureux
 Qu'Hispal nous a laissés, glorieux de sa proie.
 On y verrait écrit :
 Ici pâma de joie
 Des mortels le plus heureux
 Là mourut un amant sur le sein de sa dame
 En cet endroit, mille baisers de flamme
 Furent donnés, et mille autres rendus.
 Le parc dirait beaucoup, le château beaucoup plus,
 Si châteaux avaient une langue.

La chose en vint au point que, las de tant d'amour
 Nos amants à la fin regrettèrent la cour.
 La belle s'en ouvrit, et voici sa harangue :
 « Vous m'êtes cher, Hispal ; j'aurais du déplaisir,
 Si vous ne pensiez pas que toujours je vous aime.
 Mais qu'est-ce qu'un amour sans crainte et sans désir ?
 Je vous le demande à vous-même.
 Ce sont des feux bientôt passés,
 Que ceux qui ne sont point dans leur cours traversés ;
 Il y faut un peu de contrainte.
 Je crains fort qu'à la fin ce séjour si charmant
 Ne nous soit un désert, et puis un monument ;
 Hispal, ôtez-moi cette crainte.
 Allez-vous-en voir promptement
 Ce qu'on croira de moi dedans Alexandrie,
 Quand on saura que nous sommes en vie.
 Déguisez bien notre séjour :
 Dites que vous venez préparer mon retour,
 Et faire qu'on m'envoie une escorte si sûre,
 Qu'il n'arrive plus d'aventure.
 Croyez-moi, vous n'y perdrez rien :
 Trouvez seulement le moyen
 De me suivre en ma destinée,
 Ou de fillage, ou d'hyménée ;
 Et tenez pour chose assurée
 Que si je ne vous fais du bien
 Je serai de près éclairée. »
 Que ce fut ou non son dessein,
 Pour se servir d'Hispal, il fallait tout promettre.
 Dès qu'il trouve à propos de se mettre en chemin,
 L'infante pour Zair le charge d'une lettre.
 Il s'embarque, il fait voile, il vogue, il a bon vent ;
 Il arrive à la cour, où chacun lui demande
 S'il est mort, s'il est vivant,
 Tant la surprise fut grande ;
 En quels lieux est l'infante, enfin ce qu'elle fait.
 Dès qu'il eut à tout satisfait,
 On fit partir une escorte puissante.
 Hispal fut retenu ; non qu'on eût en effet
 Le moindre soupçon de l'infante.
 Le chef de cette escorte était jeune et bien fait.
 Abordé près du parc, avant tout il partage
 Sa troupe en deux, laisse l'une au rivage,
 Va droit avec l'autre au château.
 La beauté de l'infante était beaucoup accrue :
 Il en devint épris à la première vue ;
 Mais tellement épris, qu'attendant qu'il fût beau,
 Pour ne point perdre temps, il lui dit sa pensée.
 Elle s'en tint fort offensée ;
 Et l'avertit de son devoir.
 Témoigner en tels cas un peu de désespoir,
 Est quelquefois une bonne recette.
 C'est ce que fait notre homme ; il forme le dessein
 De se laisser mourir de faim ;
 Car de se poignarder, la chose est trop tôt faite :
 On n'a pas le temps d'en venir
 Au repentir.

D'abord Alaciel riait de sa sottise.
 Un jour se passe entier, lui sans cesse jeûnant,
 Elle toujours le détournant
 D'une si terrible entreprise.
 Le second jour commence à la toucher.
 Elle rêve à cette aventure.
 Laisser mourir un homme, et pouvoir l'empêcher !
 C'est avoir l'âme un peu trop dure.
 Par pitié donc elle condescendit
 Aux volontés du capitaine ;
 Et cet office lui rendit
 Gaîment, de bonne grâce, et sans montrer de peine ;
 Autrement le remède eût été sans effet.
 Tandis que le galant se trouve satisfait,
 Et remet les autres affaires,
 Disant tantôt que les vents sont contraires,
 Tantôt qu'il faut radouber ses galères,
 Pour être en état de partir,
 Tantôt qu'on vient de l'avertir
 Qu'il est attendu des corsaires :
 Un corsaire en effet arrive, et surprenant
 Ses gens demeurés à la rade,
 Les tue, et va donner au château l'escalade :
 Du fier Grifonio c'était le lieutenant.
 Il prend le château d'emblée.
 Voilà la fête troublée.
 Le jeûneur maudit son sort.
 Le corsaire apprend d'abord
 L'aventure de la belle,
 Et la tirant à l'écart,
 Il en veut avoir sa part.
 Elle fit fort la rebelle.
 Il ne s'en étonna pas,
 N'étant novice en tels cas.
 « Le mieux que vous puissiez faire,
 Lui dit tout franc ce corsaire,
 C'est de m'avoir pour ami ;
 Je suis corsaire et demi.
 Vous avez fait jeûner un pauvre misérable
 Qui se mourait pour vous d'amour ;
 Vous jeûnerez à votre tour,
 Ou vous me serez favorable.
 La justice le veut : nous autres gens de mer
 Savons rendre à chacun selon ce qu'il mérite ;
 Attendez-vous de n'avoir à manger
 Que quand de ce côté vous aurez été quitte.
 Ne marchandez point tant, Madame, et croyez-moi. »
 Qu'eût fait Alaciel ? force n'a point de loi.
 S'accommoder à tout est chose nécessaire.
 Ce qu'on ne voudrait pas souvent il le faut faire.
 Quand il plaît au destin que l'on en vienne là,
 Augmenter sa souffrance est une erreur extrême ;
 Si par pitié d'autrui la belle se força,
 Que ne point essayer par pitié de soi-même ?
 Elle se force donc, et prend en gré le tout.
 Il n'est affliction dont on ne vienne à bout.
 Si le corsaire eût été sage,
 Il eut mené l'infante en un autre rivage.

Sage en amour ? hélas, il n'en est point.
 Tandis que celui-ci croit avoir tout à point,
 Vent pour partir, lieu propre pour attendre,
 Fortune qui ne dort que lorsque nous veillons,
 Et veille quand nous sommeillons,
 Lui trame en secret cet esclandre.
 Le seigneur d'un château voisin de celui-ci,
 Homme fort ami de la joie,
 Sans nulle attache, et sans souci
 Que de chercher toujours quelque nouvelle proie,
 Ayant eu le vent des beautés,
 Perfections, commodités,
 Qu'en sa voisine on disait être
 Ne songeait nuit et jour qu'à s'en rendre le maître.
 Il avait des amis, de l'argent, du crédit ;
 Pouvait assembler deux mille hommes ;
 Il les assemble donc un beau jour, et leur dit :
 « Souffrirons-nous, braves gens que nous sommes,
 Qu'un pirate à nos yeux se gorge de butin ?
 Qu'il traite comme esclave une beauté divine ?
 Allons tirer notre voisine
 D'entre les griffes du mâtin.
 Que ce soir chacun soit en armes ;
 Mais doucement et sans tonner d'alarmes :
 Sous les auspices de la nuit,
 Nous pourrons nous rendre sans bruit
 Au pied de ce château, dès la petite pointe
 Du jour.
 La surprise à l'ombre étant jointe
 Nous rendra sans hasard maîtres de ce séjour.
 Pour ma part du butin je ne veux que la dame :
 Non pas pour en user ainsi que ce voleur ;
 Je me sens un désir en l'âme,
 De lui restituer ses biens et son honneur.
 Tout le reste est à vous, hommes, chevaux, bagage,
 Vivres, munitions, enfin tout l'équipage
 Dont ces brigands ont rempli la maison.
 Je vous demande encor un don ;
 C'est qu'on pendre aux créneaux haut et court le corsaire. »
 Cette harangue militaire
 Leur sut tant d'ardeur inspirer,
 Qu'il en fallut une autre afin de modérer
 Le trop grand désir de bien faire.
 Chacun repâta le soir étant venu :
 L'on mange peu ; l'on boit en récompense :
 Quelques tonneaux sont mis sur cu.
 Pour avoir fait cette dépense,
 Il s'est gagné plusieurs combats,
 Tant en Allemagne qu'en France.
 Ce seigneur donc n'y manqua pas ;
 Et ce fut un trait de prudence.
 Mainte échelle est portée, et point d'autre embarras.
 Point de tambours, force bons coutelas.
 On part sans bruit, on arrive en silence.
 L'orient venait de s'ouvrir.
 C'est un temps où le somme est dans sa violence,
 Et qui par sa fraîcheur nous contraint de dormir.

Presque tout le peuple corsaire
 Du sommeil à la mort n'ayant qu'un pas à faire,
 Fut assommé sans le sentir.
 Le chef pendu, l'on amène l'infante.
 Son peu d'amour pour le voleur,
 Sa surprise et son épouvante,
 Et les civilités de son libérateur
 Ne lui permirent pas de répandre des larmes.
 Sa prière sauva la vie à quelques gens.
 Elle plaignit les morts, consola les mourants,
 Puis quitta sans regret ces lieux remplis d'alarmes.
 On dit même qu'en peu de temps
 Elle perdit la mémoire
 De ses deux derniers galants ;
 Je n'ai pas peine à le croire.
 Son voisin la reçut en un appartement
 Tout brillant d'or, et meublé richement.
 On peut s'imaginer l'ordre qu'il y fit mettre.
 Nouvel hôte, et nouvel amant,
 Ce n'était pas pour rien omettre ;
 Grande chère surtout, et des vins fort exquis.
 Les dieux ne sont pas mieux servis.
 Alaciel qui de sa vie
 Selon sa Loi n'avait bu vin,
 Goûta ce soir par compagnie
 De ce breuvage si divin.
 Elle ignorait l'effet d'une liqueur si douce,
 Insensiblement fit carrouse :
 Et comme amour jadis lui troubla la raison,
 Ce fut lors un autre poison.
 Tous deux sont à craindre des dames.
 Alaciel mise au lit par ses femmes,
 Ce bon seigneur s'en fut la trouver tout d'un pas.
 « Quoi trouver ? dira-t-on ; d'immobiles appas ?
 – Si j'en trouvais autant je saurais bien qu'en faire,
 Disait l'autre jour un certain :
 Qu'il me vienne une même affaire,
 On verra si j'aurai recours à mon voisin. »
 Bacchus donc, et Morphée, et hôte de la belle,
 Cette nuit disposèrent d'elle.
 Les charmes des premiers dissipés à la fin,
 La princesse au sortir du somme
 Se trouva dans les bras d'un homme.
 La frayeur lui glaça la voix :
 Elle ne put crier, et de crainte saisie
 Permit tout à son hôte, et pour un autrefois
 Lui laissa lier la partie.
 « Une nuit, lui dit-il. est de même que cent ;
 Ce n'est que la première à quoi l'on trouve à dire. »
 Alaciel le crut. L'hôte enfin se lassant
 Pour d'autres conquêtes soupire.
 Il part un soir, prie un de ses amis
 De faire cette nuit les honneurs du logis,
 Prendre sa place, aller trouver la belle,
 Pendant l'obscurité se coucher auprès d'elle,
 Ne point parler, qu'il était fort aisé ;
 Et qu'en s'acquittant bien de l'emploi proposé
 L'infante assurément agrérait son service.

L'autre bien volontiers lui rendit cet office.
 Le moyen qu'un ami puisse être refusé ?
 À ce nouveau venu la voilà donc en proie.
 Il ne put sans parler contenir cette joie.
 La belle se plaignit être ainsi leur jouet :
 « Comment l'entend Monsieur mon hôte ?
 Dit-elle, et de quel droit me donner comme il fait ? »
 L'autre confessa qu'en effet
 Ils avaient tort ; mais que toute la faute
 Était au maître du logis.
 « Pour vous venger de son mépris,
 Poursuivit-il, comblez-moi de caresses.
 Enchérissez sur les tendresses
 Que vous eûtes pour lui tant qu'il fut votre amant :
 Aimez-moi par dépit et par ressentiment,
 Si vous ne pouvez autrement. »
 Son conseil fut suivi, l'on poussa les affaires,
 L'on se vengea, l'on n'omit rien.
 Que si l'ami s'en trouva bien,
 L'hôte ne s'en tourmenta guères.
 Et de cinq si j'ai bien compté.
 Le sixième incident des travaux de l'infante
 Par quelques-uns est rapporté
 D'une manière différente.
 Force gens concluront de là
 Que d'un galant au moins je fais grâce à la belle,
 C'est médisance que cela :
 Je ne voudrais mentir pour elle.
 Son époux n'eut assurément
 Que huit précurseurs seulement.
 Poursuivons donc notre nouvelle.
 L'hôte revint quand l'ami fut content.
 Alaciel lui pardonnant,
 Fit entre eux les choses égales :
 La clémence sied bien aux personnes royales.
 Ainsi de main en main Alaciel passait
 Et souvent se divertissait
 Aux menus ouvrages des filles
 Qui la servaient, toutes assez gentilles.
 Elle en aimait fort une à qui l'on en contait ;
 Et le conteur était un certain gentilhomme
 De ce logis, bien fait et galant homme
 Mais violent dans ses désirs,
 Et grand ménager de soupirs,
 Jusques à commencer près de la plus sévère
 Par où l'on finit d'ordinaire.
 Un jour au bout du parc le galant rencontra Cette fillette
 Et dans un pavillon fit tant qu'il l'attira Toute seulette.
 L'infante était fort près de là :
 Mais il ne la vit point, et crut en assurance
 Pouvoir user de violence.
 Sa médisante humeur, grand obstacle aux faveurs,
 Peste d'amour, et des douceurs
 Dont il tire sa subsistance
 Avait de ce galant souvent grêlé l'espoir.
 La crainte lui nuisait autant que le devoir.
 Cette fille l'aurait selon toute apparence
 Favorisé,

Si la belle eut osé.
 Se voyant craint de cette sorte,
 Il fit tant qu'en ce pavillon
 Elle entra par occasion ;
 Puis le galant ferme la porte :
 Mais en vain, car l'infante avait de quoi l'ouvrir.
 La fille voit sa faute, et tâche de sortir.
 Il la retient : elle crie, elle appelle :
 L'infante vient, et vient comme il fallait,
 Quand sur ses fins la demoiselle était.
 Le galant indigne de la manquer si belle
 Perd tout respect, et jure par les dieux,
 Qu'avant que sortir de ces lieux,
 L'une ou l'autre payera sa peine ;
 Quand il devrait leur attacher les mains.
 « Si loin de tous secours humains,
 Dit-il, la résistance est vaine.
 Tirez au sort sans marchander ;
 Je ne saurais vous accorder
 Que cette grâce ;
 Il faut que l'une ou l'autre passe
 Pour aujourd'hui.
 – Qu'a fait Madame ? dit la belle,
 Pâtira-t-elle pour autrui ?
 – Oui si le sort tombe sur elle,
 Dit le galant, prenez-vous-en à lui.
 – Non non, reprit alors l'infante,
 Il ne sera pas dit que l'on ait, moi présente,
 Violenté cette innocente.
 Je me résous plutôt à toute extrémité. »
 Ce combat plein de charité
 Fut par le sort à la fin terminé.
 L'infante en eut toute la gloire :
 Il lui donna sa voix, à ce que dit l'histoire :
 L'autre sortit, et l'on jura
 De ne rien dire de cela.
 Mais le galant se serait laissé pendre
 Plutôt que de cacher un secret si plaisant ;
 Et pour le divulguer il ne voulut attendre
 Que le temps qu'il fallait pour trouver seulement
 Quelqu'un qui le voulût entendre.
 Ce changement de favoris
 Devint à l'infante une peine ;
 Elle eut regret d'être l'Hélène
 D'un si grand nombre de Paris.
 Aussi l'Amour se jouait d'elle.
 Un jour entre autres que la belle
 Dans un bois dormait à l'écart
 Il s'y rencontra par hasard
 Un chevalier errant, grand chercheur d'aventures
 De ces sortes de gens que sur des palefrois
 Les belles suivaient autrefois,
 Et passaient pour chastes et pures.
 Celui-ci qui donnait à ses désirs l'essor,
 Comme faisaient jadis Rogel et Galaor,
 N'eut vu la princesse endormie,
 Que de prendre un baiser il forma le dessein ;
 Tout prêt à faire choix de la bouche ou du sein,

Il était sur le point d'en passer son envie,
 Quand tout d'un coup il se souvint
 Des lois de la chevalerie.
 À ce penser il se retint,
 Priant toutefois en son âme
 Toutes les puissances d'amour
 Qu'il put courir en ce séjour
 Quelque aventure avec la dame.
 L'infante s'éveilla surprise au dernier point.
 « Non non, dit-il, ne craignez point ;
 Je ne suis géant ni sauvage
 Mais chevalier errant, qui rends grâces aux dieux
 D'avoir trouvé dans ce bocage
 Ce qu'à peine on pourrait rencontrer dans les cieux. »
 Après ce compliment, sans plus longue demeure,
 Il lui dit en deux mots l'ardeur qui l'embrasait ;
 C'était un homme qui faisait
 Beaucoup de chemin en peu d'heure.
 Le refrain fut d'offrir sa personne et son bras,
 Et tout ce qu'en semblables cas
 On a de coutume de dire
 À celles pour qui l'on soupire.
 Son offre fut reçue, et la belle lui fit
 Un long roman de son histoire,
 Supprimant, comme l'on peut croire,
 Les six galants. L'aventurier en prit
 Ce qu'il crut à propos d'en prendre ;
 Et comme Alaciel de son sort se plaignit,
 Cet inconnu s'engagea de la rendre
 Chez Zaïr ou dans Garbe, avant qu'il fut un mois.
 « Dans Garbe ? non, reprit-elle, et pour cause :
 Si les dieux avaient mis la chose
 Jusques à présent à mon choix,
 J'aurais voulu revoir Zaïr et ma patrie.
 – Pourvu qu'Amour me prête vie,
 Vous les verrez, dit-il. C'est seulement à vous
 D'apporter remède à vos coups,
 Et consentir que mon ardeur s'apaise :
 Si j'en mourais (à vos bontés ne plaise)
 Vous demeureriez seule ; et pour vous parler franc
 Je tiens ce service assez grand,
 Pour me flatter d'une espérance
 De récompense. »
 Elle en tomba d'accord, promit quelques douceurs,
 Convint d'un nombre de faveurs,
 Qu'afin que la chose fut sûre,
 Cette princesse lui payait,
 Non tout d'un coup, mais à mesure
 Que le voyage se ferait ;
 Tant chaque jour, sans nulle faute.
 Le marché s'étant ainsi fait,
 La princesse en croupe se met,
 Sans prendre congé de son hôte.
 L'inconnu qui pour quelque temps
 S'était défait de tous ses gens,
 La rencontra bientôt. Il avait dans sa troupe
 Un sien neveu fort jeune, avec son gouverneur.
 Notre héroïne prend en descendant de croupe

Un palefroi. Cependant le seigneur
 Marche toujours à côté d'elle,
 Tantôt lui conte une nouvelle,
 Et tantôt lui parle d'amour,
 Pour rendre le chemin plus court.
 Avec beaucoup de foi le traité s'exécute :
 Pas la moindre ombre de dispute
 Point de faute au calcul, non plus qu'entre marchands
 De faveur en faveur (ainsi comptaient ces gens)
 Jusqu'au bord de la mer enfin ils arrivèrent
 Et s'embarquèrent.
 Cet élément ne leur fut pas moins doux
 Que l'autre avait été ; certain calme au contraire
 Prolongeant le chemin, augmenta le salaire.
 Sains et gaillards ils s'embarquèrent tous
 Au port de Joppe, et là se rafraîchirent ;
 Au bout de deux jours en partirent,
 Sans autre escorte que leur train :
 Ce fut aux brigands une amorce :
 Un gros d'Arabes en chemin
 Les ayant rencontrés, ils cédaient à la force,
 Quand notre aventurier fit un dernier effort
 Repoussa les brigands, reçut une blessure
 Qui le mit dans la sépulture ;
 Non sur-le-champ ; devant sa mort
 Il pourvut à la belle, ordonna du voyage,
 En chargea son neveu jeune homme de courage,
 Lui léguant par même moyen
 Le surplus des faveurs, avec son équipage,
 Et tout le reste de son bien.
 Quand on fut revenu de toutes ces alarmes
 Et que l'on eut versé certain nombre de larmes
 On satisfit au testament du mort ;
 On paya les faveurs, dont enfin la dernière
 Échut justement sur le bord
 De la frontière.
 En cet endroit le neveu la quitta,
 Pour ne donner aucun ombrage ;
 Et le gouverneur la guida
 Pendant le reste du voyage.
 Au soudan il la présenta.
 D'exprimer ici la tendresse,
 Ou pour mieux dire les transports,
 Que témoigna Zaïr en voyant la princesse,
 Il faudrait de nouveaux efforts ;
 Et je n'en puis plus faire : il est bon que j'imite Phébus, qui sur la fin du jour
 Tombe d'ordinaire si court
 Qu'on dirait qu'il se précipite.
 Le gouverneur aimait à se faire écouter ;
 Ce fut un passe-temps de l'entendre conter
 Monts et merveilles de la dame
 Qui riait sans doute en son âme.
 « Seigneur, dit le bon homme en parlant au soudan,
 Hispal étant parti, Madame incontinent,
 Pour fuir oisiveté, principe de tout vice,
 Résolue de vaquer nuit et jour au service
 D'un dieu qui chez ces gens a beaucoup de crédit.

Je ne vous aurais jamais dit
 Tous ses temples et ses chapelles,
 Nommés pour la plupart alcôves et ruelles.
 Là les gens pour idole ont un certain oiseau,
 Qui dans ses portraits est fort beau,
 Quoiqu'il n'ait des plumes qu'aux ailes.
 Au contraire des autres dieux,
 Qu'on ne sert que quand on est vieux,
 La jeunesse lui sacrifie.
 Si vous saviez l'honnête vie
 Qu'en le servant menait Madame Alaciel,
 Vous béniriez cent fois le Ciel
 De vous avoir donné fille tant accomplie.
 Au reste en ces pays on vit d'autre façon
 Que parmi vous ; les belles vont et viennent :
 Point d'eunuques qui les retiennent ;
 Les hommes en ces lieux ont tous barbe au menton.
 Madame dès l'abord s'est faite à leur méthode,
 Tant elle est de facile humeur ;
 Et je puis dire à son honneur
 Que de tout elle s'accommode. »
 Zair était ravi. Quelques jours écoulés,
 La princesse partit pour Garbe en grande escorte.
 Les gens qui la suivaient furent tous régalez
 De beaux présents ; et d'une amour si forte
 Cette belle toucha le cœur de Mamolin,
 Qu'il ne se tenait pas. On fit un grand festin,
 Pendant lequel, ayant belle audience,
 Alaciel conta tout ce qu'elle voulut.
 Dit les mensonges qu'il lui plut.
 Mamolin et sa cour écoutaient en silence.
 La nuit vint : on porta la reine dans son lit.
 À son honneur elle en sortit :
 Le prince en rendit témoignage.
 Alaciel, à ce qu'on dit
 N'en demandait pas davantage.
 Ce conte nous apprend que beaucoup de maris
 Qui se vantent de voir fort clair en leurs affaires
 N'y viennent bien souvent qu'après les favoris,
 Et tout savants qu'ils sont ne s'y connaissent guères.
 Le plus sûr toutefois est de se bien garder,
 Craindre tout, ne rien hasarder.
 Filles maintenez-vous ; l'affaire est d'importance.
 Rois de Garbe ne sont oiseaux communs en France.
 Vous voyez que l'hymen y suit l'accord de près :
 C'est là l'un des plus grands secrets
 Pour empêcher les aventures.
 Je tiens vos amitiés fort chastes et fort pures
 Mais Cupidon alors fait d'étranges leçons :
 Rompez-lui toutes ses mesures :
 Pourvoyez à la chose aussi bien qu'aux soupçons.
 Ne m'allez point conter : « c'est le droit des garçons. »
 Les garçons sans ce droit ont assez où se prendre.
 Si quelqu'une pourtant ne s'en pouvait défendre,
 Le remède sera de rire en son malheur.
 Il est bon de garder sa fleur ;
 Mais pour l'avoir perdue, il ne se faut pas pendre.

Le lièvre et la tortue

Rien ne sert de courir ; il faut partir à point.
Le Lièvre et la Tortue en sont un témoignage.
Gageons, dit celle-ci, que vous n'atteindrez point
Si tôt que moi ce but. Si tôt ? Êtes-vous sage ?
Repartit l'Animal léger.
Ma Commère, il vous faut purger
Avec quatre grains d'ellébore.
Sage ou non, je parie encore.
Ainsi fut fait : et de tous deux
On mit près du but les enjeux.
Savoir quoi, ce n'est pas l'affaire ;
Ni de quel juge l'on convint.
Notre Lièvre n'avait que quatre pas à faire ;
J'entends de ceux qu'il fait lorsque prêt d'être atteint
Il s'éloigne des Chiens, les renvoie aux calendes,
Et leur fait arpenter les landes.
Ayant, dis-je, du temps de reste pour brouter,
Pour dormir, et pour écouter
D'où vient le vent, il laisse la Tortue
Aller son train de Sénateur.
Elle part, elle s'évertue ;
Elle se hâte avec lenteur.
Lui cependant méprise une telle victoire ;
Tient la gageure à peu de gloire ;
Croit qu'il y va de son honneur
De partir tard. Il broute, il se repose,
Il s'amuse à toute autre chose
Qu'à la gageure. À la fin, quand il vit
Que l'autre touchait presque au bout de la carrière,
Il partit comme un trait ; mais les élans qu'il fit
Furent vains : la Tortue arriva la première.
Eh bien, lui cria-t-elle, avais-je pas raison ?
De quoi vous sert votre vitesse ?
Moi l'emporter ! et que serait-ce
Si vous portiez une maison ?

La poule aux œufs d'or

L'Avarice perd tout en voulant tout gagner.
Je ne veux pour le témoigner
Que celui dont la Poule, à ce que dit la fable,
Pondait tous les jours un œuf d'or.
Il crut que dans son corps elle avait un trésor.
Il la tua, l'ouvrit, et la trouva semblable
A celles dont les œufs ne lui rapportaient rien,
S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien.
Belle leçon pour les gens chiches :
Pendant ces derniers temps, combien en a-t-on vus
Qui du soir au matin sont pauvres devenus
Pour vouloir trop tôt être riches ?

Le vieux chat et la jeune souris

Une jeune Souris, de peu d'expérience,
Crut fléchir un vieux Chat implorant sa clémence,
Et payant de raisons le Raminagrobis :

Laissez-moi vivre : une Souris
De ma taille et de ma dépense
Est-elle à charge en ce logis ?
Affamerais-je, à votre avis,
L'Hôte, l'Hôtesse, et tout leur monde ?
D'un grain de blé je me nourris ;
Une noix me rend toute ronde.

A présent je suis maigre ; attendez quelque temps
Réservez ce repas à Messieurs vos Enfants.

Ainsi parlait au Chat la souris attrapée.

L'autre lui dit : Tu t'es trompée :

Est-ce à moi que l'on tient de semblables discours ?

Tu gagnerais autant à parler à des sourds.

Chat et vieux pardonner ? cela n'arrive guère.

Selon ces lois descends là-bas,
Meurs, et va-t-en tout de ce pas,
Haranguer les sœurs Filandières :

Mes Enfants trouveront assez d'autres repas."

Il tint parole ; et, pour ma fable,

Voici le sens moral qui peut y convenir :

La jeunesse se flatte, et croit tout obtenir ;

La vieillesse est impitoyable.

Le corbeau et le renard

Maître Corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître Renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage :
Et bonjour, Monsieur du Corbeau,
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !
Sans mentir, si votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le Phénix des hôtes de ces bois.
À ces mots le Corbeau ne se sent pas de joie,
Et pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le Renard s'en saisit, et dit : Mon bon Monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute.
Cette leçon vaut bien un fromage sans doute.
Le Corbeau honteux et confus
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

L'ours et l'amateur de jardin

Certain Ours montagnard, Ours à demi léché,
Confiné par le sort dans un bois solitaire,
Nouveau Bellérophon vivait seul et caché :
Il fût devenu fou ; la raison d'ordinaire
N'habite pas longtemps chez les gens séquestrés:
Il est bon de parler, et meilleur de se taire,
Mais tous deux sont mauvais alors qu'ils sont outrés.
 Nul animal n'avait affaire
 Dans les lieux que l'Ours habitait ;
 Si bien que tout Ours qu'il était
Il vint à s'ennuyer de cette triste vie.
Pendant qu'il se livrait à la mélancolie,
 Non loin de là certain vieillard
 S'ennuyait aussi de sa part.
Il aimait les jardins, était Prêtre de Flore,
 Il l'était de Pomone encore :
Ces deux emplois sont beaux. Mais je voudrais parmi
 Quelque doux et discret ami.
Les jardins parlent peu , si ce n'est dans mon livre ;
 De façon que, lassé de vivre
Avec des gens muets notre homme un beau matin
Va chercher compagnie, et se met en campagne.
 L'Ours porté d'un même dessein
 Venait de quitter sa montagne :
 Tous deux, par un cas surprenant
 Se rencontrent en un tournant.
L'homme eut peur : mais comment esquiver ; et que faire ?
Se tirer en Gascon d'une semblable affaire
Est le mieux. Il sut donc dissimuler sa peur.
 L'Ours très mauvais complimenteur,
Lui dit : Viens-t'en me voir. L'autre reprit : Seigneur,
Vous voyez mon logis ; si vous me vouliez faire
Tant d'honneur que d'y prendre un champêtre repas,
J'ai des fruits, j'ai du lait : Ce n'est peut-être pas
De nos seigneurs les Ours le manger ordinaire ;
Mais j'offre ce que j'ai. L'Ours l'accepte ; et d'aller.
Les voilà bons amis avant que d'arriver.
Arrivés, les voilà se trouvant bien ensemble ;
 Et bien qu'on soit à ce qu'il semble
 Beaucoup mieux seul qu'avec des sots,
Comme l'Ours en un jour ne disait pas deux mots
L'Homme pouvait sans bruit vaquer à son ouvrage.
L'Ours allait à la chasse, apportait du gibier,
 Faisait son principal métier
D'être bon émoucheur , écartait du visage
De son ami dormant, ce parasite ailé,
 Que nous avons mouche appelé.
Un jour que le vieillard dormait d'un profond somme,
Sur le bout de son nez une allant se placer
Mit l'Ours au désespoir ; il eut beau la chasser.
Je t'attraperai bien, dit-il. Et voici comme.
Aussitôt fait que dit ; le fidèle émoucheur
Vous empoigne un pavé, le lance avec roideur,
Casse la tête à l'homme en écrasant la mouche,

Et non moins bon archer que mauvais raisonneur :
Roide mort étendu sur la place il le couche.
Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami ;
Mieux vaudrait un sage ennemi.

Le lion amoureux

Séigné, de qui les traits
Servent aux Grâces de modèle,
Et qui naquîtes toute belle,
A votre indifférence près,
Pourriez-vous être favorable
Aux jeux innocents d'une fable,
Et voir, sans vous épouvanter,
Un lion qu'Amour sut dompter ?
Amour est un étrange maître.
Heureux qui peut ne le connaître
Que par récit, lui ni ses coups !
Quand on en parle devant vous,
Si la vérité vous offense,
La fable au moins se peut souffrir:
Celle-ci prend bien l'assurance
De venir à vos pieds s'offrir,
Par zèle et par reconnaissance.

Du temps que les bêtes parlaient,
Les lions, entre autres, voulaient
Etre admis dans notre alliance.
Pourquoi non? Puisque leur engeance
Valait la nôtre en ce temps-là,
Ayant courage, intelligence,
Et belle hure outre cela.
Voici comment il en alla.
Un lion de haut parentage
En passant par un certain pré,
Rencontra bergère à son gré :
Il la demande en mariage.
Le père aurait fort souhaité
Quelque gendre un peu moins terrible.
La donner lui semblait bien dur;
La refuser n'était pas sûr;
Même un refus eût fait possible,
Qu'on eût vu quelque beau matin
Un mariage clandestin ;
Car outre qu'en toute matière
La belle était pour les gens fiers,
Fille se coiffe volontiers
D'amoureux à longue crinière.
Le père donc, ouvertement
N'osant renvoyer notre amant,
Lui dit : " Ma fille est délicate;
Vos griffes la pourront blesser
Quand vous voudrez la caresser.
Permettez donc qu'à chaque patte
On vous les rogne, et pour les dents,
Qu'on vous les lime en même temps.
Vos baisers en seront moins rudes,
Et pour vous plus délicieux ;
Car ma fille y répondra mieux,
Etant sans ces inquiétudes."
Le lion consent à cela,

Tant son âme était aveuglée !
Sans dents ni griffes le voilà,
Comme place démantelée.
On lâcha sur lui quelques chiens :
Il fit fort peu de résistance.

Amour, amour, quand tu nous tiens,
On peut bien dire : "Adieu prudence!"

Le loup et l'agneau

La raison du plus fort est toujours la meilleure :
 Nous l'allons montrer tout à l'heure.
 Un Agneau se désaltérait
 Dans le courant d'une onde pure.
Un Loup survient à jeun, qui cherchait aventure,
 Et que la faim en ces lieux attirait.
Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage ?
 Dit cet animal plein de rage :
Tu seras châtié de ta témérité.
Sire, répond l'Agneau, que Votre Majesté
 Ne se mette pas en colère ;
 Mais plutôt qu'elle considère
 Que je me vas désaltérant
 Dans le courant,
 Plus de vingt pas au-dessous d'Elle ;
Et que par conséquent, en aucune façon,
 Je ne puis troubler sa boisson.
Tu la troubles, reprit cette bête cruelle,
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
Comment l'aurais-je fait si je n'étais pas né ?
 Reprit l'Agneau ; je tette encor ma mère
 Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.
 Je n'en ai point. C'est donc quelqu'un des tiens :
 Car vous ne m'épargnez guère,
 Vous, vos Bergers et vos Chiens.
On me l'a dit : il faut que je me venge."
 Là-dessus, au fond des forêts
 Le loup l'emporte et puis le mange,
 Sans autre forme de procès.

La grenouille qui veut se faire aussi grosse que le boeuf

Une Grenouille vit un Boeuf
Qui lui sembla de belle taille.
Elle, qui n'était pas grosse en tout comme un oeuf,
Envieuse, s'étend, et s'enfle, et se travaille,
Pour égaler l'animal en grosseur,
Disant : "Regardez bien, ma soeur ;
Est-ce assez ? dites-moi ; n'y suis-je point encore ?
- Nenni. - M'y voici donc ? - Point du tout. - M'y voilà ?
- Vous n'en approchez point. "La chétive pécore
S'enfla si bien qu'elle creva.
Le monde est plein de gens qui ne sont pas plus sages :
Tout bourgeois veut bâtir comme les grands seigneurs,
Tout petit prince a des ambassadeurs,
Tout marquis veut avoir des pages.

Le chien à qui on a coupé les oreilles

Qu'ai-je fait, pour me voir ainsi
Mutilé par mon propre maître ?
Le bel état où me voici !
Devant les autres chiens oserai-je paraître ?
Ô rois des animaux, ou plutôt leurs tyrans,
Qui vous ferait choses pareilles ?
Ainsi criait Mouflar, jeune Dogue ; et les gens,
Peu touchés de ses cris douloureux et perçants,
Venaient de lui couper sans pitié les oreilles.
Mouflar y croyait perdre : il vit avec le temps
Qu'il y gagnait beaucoup ; car étant de nature
A piller ses pareils, mainte mésaventure
L'aurait fait retourner chez lui
Avec cette partie en cent lieux altérée ;
Chien hargneux a toujours l'oreille déchirée.
Le moins qu'on peut laisser de prise aux dents d'autrui
C'est le mieux. Quand on n'a qu'un endroit à défendre,
On le munit, de peur d'esclandre :
Témoin maître Mouflar armé d'un gorgerin,
Du reste ayant d'oreille autant que sur ma main ;
Un Loup n'eût su par où le prendre.

Les lapins

Je me suis souvent dit, voyant de quelle sorte
L'homme agit, et qu'il se comporte blan
En mille occasions comme les animaux :
Le Roi de ces gens-là n'a pas moins de défauts
Que ses sujets, et la nature
A mis dans chaque créature
Quelque grain d'une masse où puisent les esprits ;
J'entends les esprits corps, et pétris de matière. "
Je vais prouver ce que je dis.
A l'heure de l'affût, soit lorsque la lumière
Précipite ses traits dans l'humide séjour,
Soit lorsque le soleil rentre dans sa carrière,
Et que, n'étant plus nuit, il n'est pas encor jour,
Au bord de quelque bois sur un arbre je grimpe,
Et, nouveau Jupiter, du haut de cet Olympe,
Je foudroie, à discrétion,
Un lapin qui n'y pensait guère.
Je vois fuir aussitôt toute la nation
Des lapins, qui, sur la bruyère,
L'œil éveillé, l'oreille au guet,
S'égayaient, et de thym parfumaient leur banquet.
Le bruit du coup fait que la bande
S'en va chercher sa sûreté
Dans la souterraine cité :
Mais le danger s'oublie, et cette peur si grande
S'évanouit bientôt. Je revois les lapins,
Plus gais qu'auparavant, revenir sous mes mains.
Ne reconnaît-on pas en cela les humains ?
Dispersés par quelque orage,
A peine ils touchent le port
Qu'ils vont hasarder encor
Même vent, même naufrage ;
Vrais lapins, on les revoit
Sous les mains de la fortune.
Joignons à cet exemple une chose commune.
Quand des chiens étrangers passent par quelque endroit,
Qui n'est pas de leur détroit,
Je laisse à penser quelle fête.
Les chiens du lieu, n'ayant en tête
Qu'un intérêt de gueule, à cris, à coups de dents,
Vous accompagnent ces passants
Jusqu'aux confins du territoire.
Un intérêt de biens, de grandeur, et de gloire,
Aux gouverneurs d'Etats, à certains courtisans,
A gens de tous métiers, en fait tout autant faire.
On nous voit tous, pour l'ordinaire,
Piller le survenant, nous jeter sur sa peau.
La coquette et l'auteur sont de ce caractère ;
Malheur à l'écrivain nouveau !
Le moins de gens qu'on peut à l'entour du gâteau,
C'est le droit du jeu, c'est l'affaire.
Cent exemples pourraient appuyer mon discours ;
Mais les ouvrages les plus courts
Sont toujours les meilleurs. En cela, j'ai pour guides

Tous les maîtres de l'art, et tiens qu'il faut laisser
Dans les plus beaux sujets quelque chose à penser :
 Ainsi ce discours doit cesser.
Vous qui m'avez donné ce qu'il a de solide,
Et dont la modestie égale la grandeur,
Qui ne pûtes jamais écouter sans pudeur
 La louange la plus permise,
 La plus juste et la mieux acquise,
Vous enfin, dont à peine ai-je encore obtenu
Que votre nom reçût ici quelques hommages,
Du temps et des censeurs défendant mes ouvrages,
Comme un nom qui, des ans et des peuples connu,
Fait honneur à la France, en grands noms plus féconde
 Qu'aucun climat de l'univers,
Permettez-moi du moins d'apprendre à tout le monde
Que vous m'avez donné le sujet de ces vers.

La mort et le bûcheron

Un pauvre Bûcheron tout couvert de ramée,
Sous le faix du fagot aussi bien que des ans
Gémissant et courbé marchait à pas pesants,
Et tâchait de gagner sa chaumine enfumée.
Enfin, n'en pouvant plus d'effort et de douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde ?
En est-il un plus pauvre en la machine ronde ?
Point de pain quelquefois, et jamais de repos.
Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,
Le créancier, et la corvée
Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
Il appelle la mort, elle vient sans tarder,
Lui demande ce qu'il faut faire
C'est, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois ; tu ne tarderas guère.
Le trépas vient tout guérir ;
Mais ne bougeons d'où nous sommes.
Plutôt souffrir que mourir,
C'est la devise des hommes.

La jeune veuve

La perte d'un Époux ne va point sans soupirs,
On fait beaucoup de bruit, et puis on se console.
Sur les ailes du Temps la Tristesse s'envole ;
 Le Temps ramène les plaisirs.
 Entre la Veuve d'une année
 Et la Veuve d'une journée
La différence est grande : on ne croirait jamais
 Que ce fût la même personne :
L'une fait fuir les gens, et l'autre a mille attraits.
Aux soupirs vrais ou faux celle-là s'abandonne ;
C'est toujours même note et pareil entretien :
 On dit qu'on est inconsolable ;
 On le dit, mais il n'en est rien,
 Comme on verra par cette fable,
 Ou plutôt par la vérité.
 L'Époux d'une jeune Beauté
Partait pour l'autre monde. A ses côtés, sa Femme
Lui criait : Attends-moi, je te suis ; et mon âme,
Aussi bien que la tienne, est prête à s'envoler.
 Le Mari fait seul le voyage.
La Belle avait un Père, homme prudent et sage :
 Il laissa le torrent couler.
 A la fin, pour la consoler,
Ma fille, lui dit-il, c'est trop verser de larmes :
Qu'a besoin le Défunt que vous noyiez vos charmes ?
Puisqu'il est des vivants, ne songez plus aux morts.
 Je ne dis pas que tout à l'heure
 Une condition meilleure
 Change en des noces ces transports ;
Mais après certain temps souffrez qu'on vous propose
Un époux beau, bien fait, jeune, et tout autre chose
 Que le Défunt. Ah ! dit-elle aussitôt,
 Un cloître est l'époux qu'il me faut.
Le père lui laissa digérer sa disgrâce.
 Un mois de la sorte se passe.
L'autre mois, on l'emploie à changer tous les jours
Quelque chose à l'habit, au linge, à la coiffure.
 Le deuil enfin sert de parure,
 En attendant d'autres atours.
 Toute la bande des Amours
Revient au colombier ; les Jeux, les Ris, la Danse,
 Ont aussi leur tour à la fin :
 On se plonge soir et matin
 Dans la fontaine de Jouvence.
Le père ne craint plus ce défunt tant chéri ;
Mais comment il ne parlait de rien à notre Belle :
 Où donc est le jeune mari
 Que vous m'avez promis ? dit-elle.

Le héron

Un jour, sur ses longs pieds, allait je ne sais où,
Le Héron au long bec emmanché d'un long cou.
Il côtoyait une rivière.
L'onde était transparente ainsi qu'aux plus beaux jours ;
Ma commère la carpe y faisait mille tours
Avec le brochet son compère.
Le Héron en eût fait aisément son profit :
Tous approchaient du bord, l'oiseau n'avait qu'à prendre ;
Mais il crut mieux faire d'attendre
Qu'il eût un peu plus d'appétit.
Il vivait de régime, et mangeait à ses heures.
Après quelques moments l'appétit vint : l'oiseau
S'approchant du bord vit sur l'eau
Des Tanches qui sortaient du fond de ces demeures.
Le mets ne lui plut pas ; il s'attendait à mieux
Et montrait un goût dédaigneux
Comme le rat du bon Horace.
Moi des Tanches ? dit-il, moi Héron que je fasse
Une si pauvre chère ? Et pour qui me prend-on ?
La Tanche rebutée il trouva du goujon.
Du goujon ! c'est bien là le dîner d'un Héron !
J'ouvrirais pour si peu le bec ! aux Dieux ne plaise !
Il l'ouvrit pour bien moins : tout alla de façon
Qu'il ne vit plus aucun poisson.
La faim le prit, il fut tout heureux et tout aise
De rencontrer un limaçon.

Ne soyons pas si difficiles :
Les plus accommodants ce sont les plus habiles :
On hasarde de perdre en voulant trop gagner.
Gardez-vous de rien dédaigner ;
Surtout quand vous avez à peu près votre compte.
Bien des gens y sont pris ; ce n'est pas aux Hérons
Que je parle ; écoutez, humains, un autre conte ;
Vous verrez que chez vous j'ai puisé ces leçons.

Le paysan du Danube

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence.
Le conseil en est bon ; mais il n'est pas nouveau.
 Jadis l'erreur du souriceau
Me servit à prouver le discours que j'avance.
 J'ai pour le fonder à présent
Le bon Socrate, Esope et certain Paysan
Des rives du Danube, homme dont Marc-Aurèle
 Nous fait un portrait fort fidèle.
On connaît les premiers ; quant à l'autre, voici
 Le personnage en raccourci.
Son menton nourrissait une barbe touffue,
 Toute sa personne velue
Représentait un Ours, mais un Ours mal léché.
Sous un sourcil épais il avait l'œil caché,
Le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre,
 Portait sayon de poil de chèvre,
 Et ceinture de joncs marins.
Cet homme ainsi bâti fut député des villes
Que lave le Danube : Il n'était point d'asiles
 Où l'avarice des Romains
Ne pénétrât alors, et ne portât les mains.
Le député vint donc, et fit cette harangue :
Romains, et vous Sénat assis pour m'écouter,
Je supplie avant tout les Dieux de m'assister :
Veuillent les Immortels, conducteurs de ma langue,
Que je ne dise rien qui doive être repris.
Sans leur aide il ne peut entrer dans les esprits
 Que tout mal et toute injustice :
Faute d'y recourir on viole leurs lois.
Témoin nous que punit la romaine avarice :
Rome est par nos forfaits, plus que par ses exploits,
 L'instrument de notre supplice.
Craignez Romains, craignez, que le Ciel quelque jour
Ne transporte chez vous les pleurs et la misère,
Et mettant en nos mains par un juste retour
Les armes dont se sert sa vengeance sévère,
 Il ne vous fasse en sa colère,
 Nos esclaves à votre tour.
Et pourquoi sommes-nous les vôtres ? Qu'on me die
En quoi vous valez mieux que cent peuples divers.
Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers ?
Pourquoi venir troubler une innocente vie ?
Nous cultivons en paix d'heureux champs, et nos mains
Étaient propres aux arts ainsi qu'au labourage :
 Qu'avez-vous appris aux Germains ?
 Ils ont l'adresse et le courage ;
 S'ils avaient eu l'avidité,
 Comme vous, et la violence,
Peut être en votre place ils auraient la puissance,
Et sauraient en user sans inhumanité.
Celle que vos prêteurs ont sur nous exercée
 N'entre qu'à peine en la pensée.
 La majesté de vos autels
 Elle-même en est offensée;

Car sachez que les immortels
 Ont les regards sur nous. Grâce à vos exemples,
 Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
 De mépris d'eux et de leurs temples,
 D'avarice qui va jusques à la fureur.
 Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome ;
 La terre, et le travail de l'homme
 Font pour les assouvir des efforts superflus.
 Retirez-les ; on ne veut plus
 Cultiver pour eux les campagnes ;
 Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes ;
 Nous laissons nos chères compagnes.
 Nous ne conversons plus qu'avec des Ours affreux,
 Découragés de mettre au jour des malheureux,
 Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.
 Quant à nos enfants déjà nés
 Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés :
 Vos prêteurs au malheur nous font joindre le crime.
 Retirez-les ; ils ne nous apprendront
 Que la mollesse et que le vice.
 Les Germains comme eux deviendront
 Gens de rapine et d'avarice.
 C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord.
 N'a-t-on point de présent à faire ?
 Point de pourpre à donner ? C'est en vain qu'on espère
 Quelque refuge aux lois : encor leur ministère
 A-t-il mille longueurs. Ce discours, un peu fort,
 Doit commencer à vous déplaire.
 Je finis. Punissez de mort
 Une plainte un peu trop sincère.
 A ces mots il se couche et chacun étonné
 Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence,
 Du sauvage ainsi prosterné.
 On le créa Patrice; et ce fut la vengeance
 Qu'on crut qu'un tel discours méritait. On choisit
 D'autres Prêteurs, et par écrit
 Le Sénat demanda ce qu'avait dit cet homme,
 Pour servir de modèle aux parleurs à venir.
 On ne sut pas longtemps à Rome
 Cette éloquence entretenir.

Les frères de Catalogne

Je vous veux conter la besogne
Des bons frères de Catalogne;
Besogne ou ces frères en Dieu
Témoignèrent en certain lieu
Une charité si fervente,
Que mainte femme en fut contente,
Et crut y gagner Paradis.
Telles gens, par leurs bons avis,
Mettent à bien les jeunes âmes,
Tirent à soi filles et femmes,
Se savent emparer du coeur,
Et dans la vigne du Seigneur
Travaillent ainsi qu'on peut croire.
Et qu'on verra par cette histoire.
Au temps que le sexe vivait
Dans l'ignorance, et ne savait
Gloser encor sur l'Evangile,
(Temps à coter fort difficile)
Un essaim de frères dîmeurs,
Pleins d'appétit et beaux dîneurs,
S'alla jeter dans une ville,
En jeunes beautés très fertile.
Pour des galants, peu s'en trouvait;
De vieux maris, il en plouvait.
A l'abord une confrérie,
Par les bons pères fut bâtie,
Femme était qui n'y courut,
Qui ne s'en mît, et qui ne crut
Par ce moyen être sauvée:
Puis quand leur foi fut éprouvée,
On vint au véritable point ;
Frère André ne marchanda point;
Et leur fit ce beau petit prêche:
Si quelque chose vous empêche
D'aller tout droit en paradis,
C'est d'épargner pour vos maris,
Un bien dont ils n'ont plus que faire,
Quand ils ont pris leur nécessaire;
Sans que jamais il vous ait plu
Nous faire part du superflu.
Vous me direz que notre usage
Répugne aux dons du mariage;
Nous l'avouons, et Dieu merci
Nous n'aurions que voir en ceci,
Sans le soin de vos consciences.
La plus griève des offenses,
C'est d'être ingrate: Dieu l'a dit.
Pour cela Satan fut maudit.
Prenez-y garde; et de vos restes
Rendez grâce aux bontés célestes,
Nous laissant dîmer sur un bien,
Qui ne vous coûte presque rien.
C'est un droit, ô troupe fidèle,
Qui vous témoigne notre zèle;

Droit authentique et bien signé,
Que les papes nous ont donné;
Droit enfin, et non pas aumône:
Toute femme doit en personne
S'en acquitter trois fois le mois
Vers les frères catalanois.
Cela fonde sur l'Ecriture,
Car il n'est bien dans la nature,
(Je le répète, écoutez-moi)
Qui ne subisse cette loi
De reconnaissance et d'hommage:
Or les oeuvres du mariage,
Etant un bien, comme savez
Où savoir chacune devez,
Il est clair que dîme en est due.
Cette dîme sera reçue
Selon notre petit pouvoir.
Quelque peine qu'il faille avoir,
Nous la prendrons en patience:
N'en faites point de conscience;
Nous sommes gens qui n'avons pas
Toutes nos aises ici-bas.
Au reste, il est bon qu'on vous dise,
Qu'entre la chair et la chemise
Il faut cacher le bien qu'on fait:
Tout ceci doit être secret,
Pour vos maris et pour tout autre.
Voici trois mots d'un bon apôtre
Qui font à notre intention:
Foi, charité, discrétion.
Frère André par cette éloquence
Satisfit fort son audience,
Et passa pour un Salomon,
Peu dormirent à son sermon.
Chaque femme, ce dit l'histoire
Garda très bien dans sa mémoire,
Et mieux encor dedans son cœur,
Le discours du prédicateur.
Ce n'est pas tout, il s'exécute:
Chacune accourt; grande dispute
A qui la première paiera.
Mainte bourgeoise murmura
Qu'au lendemain on l'eût remise.
La gent qui n'aime pas la bise
Ne sachant comme renvoyer
Cet escadron prêt à payer,
Fut contrainte enfin de leur dire:
De par Dieu souffrez qu'on respire,
C'en est assez pour le présent;
On ne peut faire qu'en faisant.
Réglez votre temps sur le nôtre;
Aujourd'hui l'une, et demain l'autre.
Tout avec ordre et croyez-nous:
On en va mieux quand on va doux.
Le sexe suit cette sentence.
Jamais de bruit pour la quittance,
Trop bien quelque collation
Et le tout par dévotion.

Puis de trinquer à la commère.
 Je laisse à penser quelle chère
 Faisait alors frère Frappart,
 Tel d'entre eux avait pour sa part
 Dix jeunes femmes bien payantes,
 Frisques, gaillardes, attrayantes.
 Tel aux douze et quinze passait.
 Frère Roc à vingt se chaussait.
 Tant et si bien que les donzelles,
 Pour se montrer plus ponctuelles,
 Payaient deux fois assez souvent:
 Dont il avînt que le couvent,
 Las enfin d'un tel ordinaire,
 Après avoir à cette affaire
 Vaqué cinq ou six mois entiers,
 Eût fait crédit bien volontiers:
 Mais les donzelles scrupuleuses,
 De s'acquitter étaient soigneuses,
 Croyant faillir en retenant
 Un bien à l'ordre appartenant.
 Point de dîmes accumulées:
 Il s'en trouva de si zélées,
 Que par avance elles payaient.
 Les beaux pères n'expédiaient
 Que les fringantes et les belles,
 Enjoignant aux sempiternelles
 De porter en bas leur tribut:
 Car dans ces dîmes de rebut
 Les lais trouvaient encore à frire
 Bref à peine il se pourrait dire
 Avec combien de charité
 Le tout était exécuté.
 Il avînt qu'une de la bande,
 Qui voulait porter son offrande,
 Un beau soir, en chemin faisant,
 Et son mari la conduisant,
 Lui dit: Mon Dieu, j'ai quelque affaire
 Là dedans avec certain frère,
 Ce sera fait dans un moment.
 L'époux répondit brusquement:
 Quoi ? quelle affaire ? êtes-vous folle?
 Il est minuit sur ma parole:
 Demain vous direz vos pêchés:
 Tous les bons pères sont couchés.
 Cela n'importe, dit la femme;
 Et par Dieu si, dit-il, Madame,
 Je tiens qu'il importe beaucoup;
 Vous ne bougerez pour ce coup.
 Qu'avez-vous fait, et quelle offense
 Presse ainsi votre conscience ?
 Demain matin j'en suis d'accord.
 Ah ! Monsieur, vous me faites tort,
 Reprit-elle, ce qui me presse,
 Ce n'est pas d'aller à confesse,
 C'est de payer; car si j'attends,
 Je ne le pourrai de longtemps;
 Le frère aura d'autres affaires.
 Quoi payer ? La dîme aux bons pères.

Quelle dîme ? Savez-vous pas ?
 Moi je le sais ! c'est un grand cas,
 Que toujours femme aux moines donne.
 Mais cette dîme, ou cette aumône,
 La saurai-je point à la fin ?
 Voyez, dit-elle, qu'il est fin,
 N'entendez-vous pas ce langage ?
 C'est des oeuvres de mariage.
 Quelles oeuvres ? reprit l'époux.
 Et là, Monsieur, c'est ce que nous...
 Mais j'aurais payé depuis l'heure.
 Vous êtes cause qu'en demeure
 Je me trouve présentement;
 Car toujours je suis coutumière
 De payer toute la première.
 L'époux rempli d'étonnement,
 Eut cent pensers en un moment
 Il ne sut que dire et que croire.
 Enfin pour apprendre l'histoire,
 Il se tut, il se contraignit,
 Du secret sans plus se plainit;
 Par tant d'endroits tourna sa femme,
 Qu' il apprit que mainte autre dame
 Payait la même pension:
 Ce lui fut consolation.
 Sachez, dit la pauvre innocente,
 Que pas une n'en est exempte:
 Votre Soeur paie à frère Aubry;
 La baillie au père Fabry;
 Son Altesse à frère Guillaume,
 Un des beaux moines du royaume:
 Moi qui paie à frère Girard,
 Je voulais lui porter ma part.
 Que de maux la langue nous cause!
 Quand ce mari sut toute chose,
 Il résolut premièrement
 D'en avertir secrètement
 Monseigneur, puis les gens de ville;
 Mais comme il était difficile
 De croire un tel cas dès l'abord,
 Il voulut avoir le rapport
 Du drôle à qui payait sa femme.
 Le lendemain devant la dame
 Il fait venir frère Girard;
 Lui porte à la gorge un poignard;
 Lui fait conter tout le mystère:
 Puis ayant enfermé ce frère
 A double clef, bien garrotté,
 Et la dame d'autre côté,
 Il va partout conter sa chance.
 Au logis du prince il commence;
 Puis il descend chez l'échevin ;
 Puis il fait sonner le tocsin.
 Toute la ville en est troublée.
 On court en foule à l'assemblée;
 Et le sujet de la rumeur,
 N'est point su du peuple dîmeur.
 Chacun opine à la vengeance.

L'un dit qu'il faut en diligence
Aller massacrer ces cagots;
L'autre dit qu'il faut de fagots
Les entourer dans leur repaire,
Et brûler gens et monastère.
Tel veut qu'ils soient à l'eau jetés,
Dedans leurs frocs empaquetés;
Afin que cette pépinière,
Flottant ainsi sur la rivière,
S'en aille apprendre à l'univers,
Comment on traite les pervers.
Tel invente un autre supplice,
Et chacun selon son caprice.
Bref tous conclurent à la mort:
L'avis du feu fut le plus fort.
On court au couvent tout à l'heure:
Mais, par respect de la demeure,
L'arrêt ailleurs s'exécuta:
Un bourgeois sa grange prêta.
La penaille, ensemble enfermée,
Fut en peu d'heures consumée,
Les maris sautants alentour,
Et dansants au son du tambour.
Rien n'échappa de leur colère,
Ni moinillon, ni béat père.
Robes, manteaux, et cocluchons,
Tout fut brûlé comme cochons.
Tous périrent dedans les flammes.
Je ne sais ce qu'on fit des femmes.
Pour le pauvre frère Girard,
Il avait eu son fait à part.

Le lion et le rat

Il faut, autant qu'on peut, obliger tout le monde :
On a souvent besoin d'un plus petit que soi.
De cette vérité deux fables feront foi,
 Tant la chose en preuves abonde.
 Entre les pattes d'un Lion,
Un Rat sortit de terre assez à l'étourdie.
Le Roi des animaux, en cette occasion,
Montra ce qu'il était, et lui donna la vie.
 Ce bienfait ne fut pas perdu.
 Quelqu'un aurait-il jamais cru
 Qu'un Lion d'un Rat eût affaire ?
Cependant il avint qu'au sortir des forêts
 Ce Lion fut pris dans des rets,
Dont ses rugissements ne le purent défaire.
Sire Rat accourut, et fit tant par ses dents
Qu'une maille rongée emporta tout l'ouvrage.
 Patience et longueur de temps
 Font plus que force ni que rage.

Élégie troisième

Me voici rembarqué sur la mer amoureuse,
Moi pour qui tant de fois elle fut malheureuse,
Qui ne suis pas encor du naufrage essuyé,
Quitte à peine d'un voeu nouvellement payé.
Que faire ? mon destin est tel qu'il faut que j'aime
On m'a pourvu d'un coeur peu content de lui-même,
Inquiet, et fécond en nouvelles amours :
Il aime à s'engager, mais non pas pour toujours.
Si faut-il une fois brûler d'un feu durable ;
Que le succès en soit funeste ou favorable,
Qu'on me donne sujet de craindre ou d'espérer,
Perte ou gain, je me veux encore aventurer.
Si l'on ne suit l'Amour, il n'est douceur aucune :
Ce n'est point près des rois que l'on fait sa fortune ;
Quelque ingrate beauté qui nous donne des lois,
Encore en tire-t-on un souris quelquefois ;
Et, pour me rendre heureux, un souris peut suffire.
Clymène, vous pouvez me donner un empire,
Sans que vous m'accordiez qu'un regard d'un instant :
Tiendra-t-il à vos yeux que je ne sois content ?
Hélas ! qu'il est aisé de se flatter soi-même !
Je me propose un bien dont le prix est extrême,
Et ne sais seulement s'il m'est permis d'aimer.
Pourquoi non, s'il vous est permis de me charmer ?
Je verrai les Plaisirs suivre en foule vos traces,
Votre bouche sera la demeure des Grâces,
Mille dons près de vous me viendront partager ;
Et mille feux chez moi ne viendront pas loger !
Et je ne mourrai pas ! Non, Clymène, vos charmes
Ne paraîtront jamais sans me donner d'alarmes ;
Rien ne peut empêcher que je n'aime aussitôt.
Je veux brûler, languir, et mourir s'il le faut :
Votre aveu là-dessus ne m'est pas nécessaire.
Si pourtant vous aimer, Clymène, était vous plaire,
Que je serais heureux ! quelle gloire, quel bien !
Hors l'honneur d'être à vous je ne demande rien.
Consentez seulement de vous voir adorée :
Il n'est condition des mortels révéree
Qui ne me soit alors un objet de mépris.
Jupiter, s'il quittait le céleste pourpris,
Ne m'obligerait pas à lui céder ma peine.
Je suis plus satisfait de ma nouvelle chaîne
Qu'il ne l'est de sa foudre. Il peut régner là-haut :
Vous servir ici-bas c'est tout ce qu'il me faut.
Pour me récompenser, avouez-moi pour vôtre ;
Et, si le Sort voulait me donner à quelque autre,
Dites : « Je le réclame ; il vit dessous ma loi
Je vous en avertis, cet esclave est à moi ;
Du pouvoir de mes traits son coeur porte la marque,
N'y touchez point. " Alors je me croirai monarque.
J'en sais de bien traités, d'autres il en est peu :
Je serai plus roi qu'eux après un tel aveu.
Daignez donc approuver les transports de mon zèle ;
Il vous sera permis après d'être cruelle.

De ma part, le respect et les soumissions,
Les soins, toujours enfants des fortes passions,
Les craintes, les soucis, les fréquentes alarmes,
L'ordinaire tribut des soupirs et des larmes,
Et, si vous le voulez, mes langueurs, mon trépas,
Clymène, tous ces biens ne vous manqueront pas.

Le lion

Sultan Léopard autrefois
Eut, ce dit-on, par mainte aubaine,
Force boeufs dans ses prés, force cerfs dans ses bois,
Force moutons parmi la plaine.
Il naquit un Lion dans la forêt prochaine.
Après les compliments et d'une et d'autre part,
Comme entre grands il se pratique,
Le Sultan fit venir son Vizir le Renard,
Vieux routier, et bon politique.
Tu crains, ce lui dit-il, Lionceau mon voisin ;
Son père est mort ; que peut-il faire ?
Plains plutôt le pauvre orphelin.
Il a chez lui plus d'une affaire,
Et devra beaucoup au destin
S'il garde ce qu'il a, sans tenter de conquête."
Le Renard dit, branlant la tête :
Tels orphelins, Seigneur, ne me font point pitié :
Il faut de celui-ci conserver l'amitié,
Ou s'efforcer de le détruire
Avant que la griffe et la dent
Lui soit crue, et qu'il soit en état de nous nuire.
N'y perdez pas un seul moment.
J'ai fait son horoscope : il croîtra par la guerre.
Ce sera le meilleur lion
Pour ses amis qui soit sur terre :
Tâchez donc d'en être, sinon
Tâchez de l'affaiblir. La harangue fut vaine.
Le sultan dormait lors ; et dedans son domaine
Chacun dormait aussi, bêtes, gens : tant qu'enfin
Le Lionceau devint vrai Lion. Le tocsin
Sonne aussitôt sur lui ; l'alarme se promène
De toutes parts ; et le Vizir,
Consulté là-dessus dit avec un soupir :
Pourquoi l'irritez-vous ? La chose est sans remède.
En vain nous appelons mille gens à notre aide.
Plus ils sont, plus il coûte ; et je ne les tiens bons
Qu'à manger leur part de mouton.
Apaisez le Lion : seul il passe en puissance
Ce monde d'alliés vivant sur notre bien.
Le Lion en a trois qui ne lui coûtent rien,
Son courage, sa force, avec sa vigilance.
Jetez-lui promptement sous la griffe un mouton :
S'il n'en est pas content, jetez-en davantage.
Joignez-y quelque boeuf : choisissez, pour ce don
Tout le plus gras du pâturage.
Sauvez le reste ainsi. Ce conseil ne plut pas.
Il en prit mal ; et force États
Voisins du sultan en pâtirent :
Nul n'y gagna, tous y perdirent.
Quoi que fit ce monde ennemi,
Celui qu'ils craignaient fut le maître.
Proposez-vous d'avoir un Lion pour ami,
Si vous voulez le laisser craître.

Le pot de fer et le pot de terre

Le Pot de fer proposa
Au Pot de terre un voyage.
Celui-ci s'en excusa,
Disant qu'il ferait que sage
De garder le coin du feu ;
Car il lui fallait si peu,
Si peu, que la moindre chose
De son débris serait cause.
Il n'en reviendrait morceau.
Pour vous, dit-il, dont la peau
Est plus dure que la mienne,
Je ne vois rien qui vous tienne.
Nous vous mettrons à couvert,
Repartit le Pot de fer.
Si quelque matière dure
Vous menace d'aventure,
Entre deux je passerai,
Et du coup vous sauverai.
Cette offre le persuade.
Pot de fer son camarade
Se met droit à ses côtés.
Mes gens s'en vont à trois pieds,
Clopin-clopant comme ils peuvent,
L'un contre l'autre jetés,
Au moindre hoquet qu'ils treuvent.
Le pot de terre en souffre ; il n'eut pas fait cent pas
Que par son Compagnon il fut mis en éclats,
 Sans qu'il eût lieu de se plaindre .
Ne nous associons qu'avec que nos égaux ;
 Ou bien il nous faudra craindre
 Le destin d'un de ces Pots .